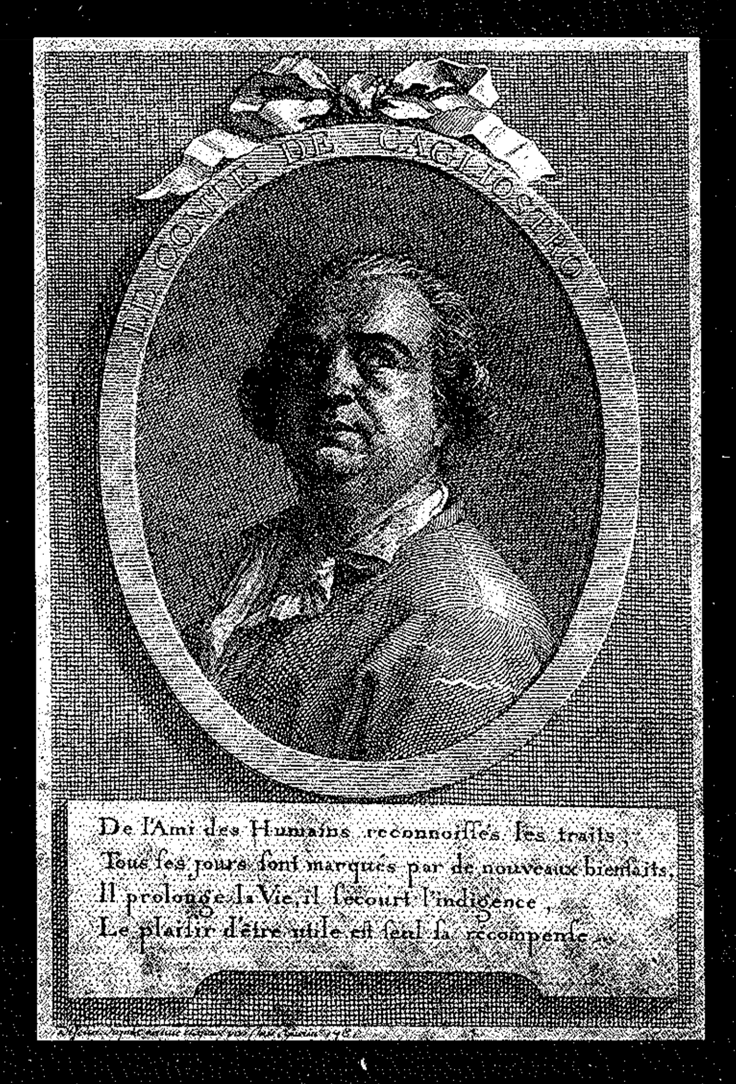
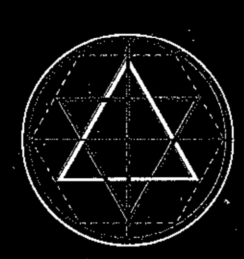
L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle

Revue L'Initiation n° 3/2005 juillet - août - septembre Trimestriel : 7 €



Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse



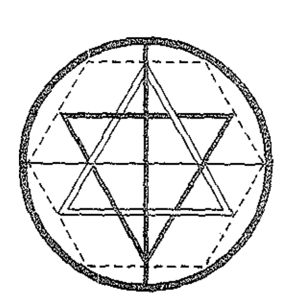
www.initiation.fr



Collection privée de la revue.

L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 Colombes
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS



L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Le Directeur : Michel Léger - 2, allée La Bruyère - 78000 Versailles
Certificat d'inscription à la commission paritaire du papier de presse du 1009 G 85504 du 7/10/04. N° ISSN 1140-
Imprimerie Arts Print - 92, rue Sartoris - 92250 La Garenne-Colombes. Dépôt légal n° 10408 - septembre 2005.

Sommaire



Par Yves-Fred Boisset



ans la galerie des personnages énigmatiques dont l'Histoire est si friande, on peut dire sans risque que le sieur Joseph Balsamo, *alias* comte de Cagliostro (nom sous lequel il est passé à la postérité), tient un rang enviable.

Plus de deux siècles après son passage sur terre, on en est encore à se demander qui fut réellement ce comte et à se poser moult questions qui amènent des réponses souvent contradictoires.

Adepte nanti des plus hautes initiations, maître dans la connaissance des grands mystères, alchimiste, guérisseur, pour les uns, aventurier pour d'autres qui ne retiennent que son implication dans la fameuse « Affaire du Collier de la Reine » qui défraya la chronique dans les années 1780 et ne fut peut-être pas étrangère à l'avènement de la Révolution française.

On sait qu'il voyagea et fréquenta des cours européennes où il jouissait d'une bonne réputation et où il était reçu avec des fastes peu communs. On sait qu'il introduisit en France, et d'abord à Lyon, la « Haute maçonnerie égyptienne » qui, sous des formes diverses et des habits retaillés maintes fois, est encore pratiquée de nos jours et est même considérée comme la maçonnerie savante, selon l'expression de Robert Ambelain.

Philippe Encausse vouait un véritable culte à Cagliostro dont un buste ornait son oratoire. Cela n'est pas surprenant si l'on se souvient que Philippe Encausse, qui avait perdu son père Papus alors qu'il n'avait que dix ans, fut pris en charge pour ses études par le docteur Lalande, gendre de M. Philippe de Lyon et plus connu sous le *nomen* ésotérique de Marc Haven. Or, ledit Marc Haven fut en son temps (début du XXe siècle) un défenseur de Cagliostro et un exégète enthousiaste de son œuvre.

Aussi, dans la préparation du présent numéro de la revue, nous avons cru utile de consacrer quelques pages à la mémoire de Cagliostro en faisant appel à un spécialiste actuel de ce personnage ; monsieur Denis Labouré nous a fort aimablement confié deux articles qui, sans avoir la prétention d'épuiser le sujet, sont de nature à fixer certaines idées sur cette affaire peu ordinaire et de dissiper quelques ombres persistantes. Nous l'en remercions.

Par ailleurs, nous avons retrouvé dans un ancien numéro de la revue (ancienne série) l'interrogatoire judiciaire que subit Cagliostro à propos de ses relations avec le cardinal de Rohan et madame de Lamotte. Nous le publions également, n'ignorant pas que ce texte écrit dans le français juridique du XVIIIe siècle n'est pas d'une lecture facile pour nos contemporains. Mais, nous avons pensé que ce document n'était pas dénué d'intérêt et pouvait participer à une meilleure approche de Cagliostro. Bonne lecture !

AU REVOIR MICHEL

MICHEL AHOUANDJINOU était né vers mille neuf cent cinquante et un à Covè au Bénin, marié et père de trois enfants.

Ce mercredi 19 janvier 2005 tu as effectué ton dernier et le plus grand voyage, tu as découvert la Bonté et la beauté de la Lumière.

Tu étais BON et Juste tu avais la Bonté d'une Colombe.

Ta Bonté ne faisait pas de doute, cela se voyait comme le nez au milieu d'un visage.

Ta Discrétion faisait de toi un être à part. Attentif et sensible aux choses et aux êtres, tu étais également humble, par ta Gentillesse, et tu étais la Générosité personnifiée, tu avais l'Art et la Manière, sans choquer personne.

Ta notion du Bien Public, ces petits détails que tu respectais scrupuleusement, tant sur le plan professionnel que privé, faisaient de toi un être apprécié et aimé de tous.

Ton Intelligence et ton intégrité surprennent agréablement tous tes collaborateurs et tous tes proches.

Ta Culture et ton Respect des règles établies et des Traditions faisaient de toi un être Vertueux, la Richesse de ton cœur était telle qu'il y avait de la place pour tout un chacun.

Tu avais une grandeur d'âme, par ta Sagesse et ta Philosophie tu as Vaincu la maladie et la douleur, à la fin de ta vie terrestre Tu as reçu la Grâce ce qui fait de toi à mon sens un ÉLU.

Tu es arrivé en homme de Désir et tu en es reparti comme une COLOMBE.

Tu es parti comme tu as vécu avec Humilité, courage et Discrétion. Tu resteras vivant dans notre mémoire. Ton Cœur était PUR PUR PUR.

...AU REVOIR MICHEL...

Brice Mebo



In memoriam : Alexandre Cagliostro

Qui était Cagliostro ?

par Denis Labouré

Dans ce numéro, nous faisons une grande part à la mémoire du comte Alexandre Cagliostro.

Quelques mots sur sa vie

Giuseppe Balsamo, dit Alexandre, comte de Cagliostro, naquit le 2 juin 1743. Le 27 décembre 1789, le pape Pie VI ordonna son arrestation. Après un procès inique et quarante-sept interrogatoires, Cagliostro fut condamné à l'emprisonnement perpétuel le 7 avril 1791. Sur la place Minerva de Rome, on brûla solennellement ses décors maçonniques et ses livres. Enfermé le 21 avril au fort de San Leo (près de Rimini), il y passa le reste de sa vie dans des conditions ignobles, au fond d'un cachot nommé *Il Pozzetto* (mot qui signifie quelque chose comme « oubliette », « puits » ou « égout »). Il y mourut le 26 août 1795, deux ans et demi avant l'arrivée des troupes françaises qui firent sauter la forteresse de San Leo. Cagliostro fut la dernière victime de l'Inquisition.

L'homme gênait les autorités

Pour subir un tel martyre, l'homme devait être gênant. L'aspect politique est à prendre en considération. Dans sa *Lettre au peuple français*, il annonçait la destruction de la Bastille, la convocation des États Généraux et l'abolition des lettres de cachet.

Mais le pouvoir religieux se sentait aussi menacé. Par le rite maçonnique qu'il venait de créer, Cagliostro rendait accessibles des enseignements réservés jusque-là aux cénacles les plus fermés.

La franc-maçonnerie de Rite Égyptien

Les années de préparation

En 1764, à Messine, il aurait été initié à l'alchimie par un Arménien ou un Grec. En 1766 et 1767, à Malte, il apprit les secrets des plantes. De 1770 à 1780, il voyagea à travers l'Europe centrale et septentrionale, étudiant l'alchimie interne et la théurgie. À Mitau (Courlande), en 1778, il démontra sa maîtrise de la cristallomancie (voyance dans l'eau magnétisée d'une carafe avec l'assistance d'enfants de cinq à sept ans). En 1778, 1779 et 1783, il eut des liens avec le bénédictin et alchimiste Dom Pernéty.

Cagliostro crée le Rite Égyptien

Le 24 décembre 1784, Cagliostro inaugure le rite de la « Haute Maçonnerie Égyptienne » dans le cadre de la Mère Loge *La Sagesse Triomphante* de Lyon. Ce rite est composé de trois hauts grades, puisqu'il reçoit comme Apprenti Égyptien les maîtres élus issus d'autres rites. Ceux-ci sont reçus Apprentis Égyptiens, puis Compagnons Égyptiens, puis Maîtres Égyptiens.

Ce rite culminait dans des visions parfois accessibles à tous les membres présents. À Lyon, des témoins relatent des guérisons et des manifestations de toutes sortes : J.-B. Delorme fut guéri d'une maladie incurable, des évocations furent organisées en présence du duc de Richelieu. Le fantôme de Prost de Royer, ancien vénérable de la loge « La Bienfaisance » apparut et fut reconnu par les membres de cette loge.

Pourquoi « Égyptien » ?

En lisant le mot « Égyptien », ne pensons pas à l'Égypte des pharaons. Pour Cagliostro, son Rite est égyptien car il se réfère à l'Égypte copte, à l'Égypte des premiers chrétiens. C'est ainsi que Cagliostro, en tant que chef de son rite, prendra le titre de « Grand Cophte », « Cophte » étant l'orthographe du mot « copte » au XVIIIe siècle.

Quel est l'objectif du Rite Égyptien ?



Le Rite Égyptien de Cagliostro a pour objet la régénération de tout l'être ; âme et corps. Aujourd'hui, lorsque nous parlons de « transformation », « d'évolution », nous entendons un changement dans notre psychologie. Du coup, nous ne pouvons plus comprendre ce qu'enseignaient les premiers chrétiens, les anciens alchimistes ou les francs-maçons de Rite Égyptien. Car l'objectif de tous ces chercheurs était une transformation intégrale de l'être humain. Pour eux, il n'y avait pas de séparation entre le corps et l'âme. Ame et corps sont les deux faces d'une même pièce de monnaie.

À l'origine, nous avions un corps de lumière

Pour mieux le saisir, revenons aux origines. Dans le jardin d'Eden, Adam et Ève étaient dotés d'un corps de lumière, inaltérable. Ce corps n'était pas soumis à la maladie et à la mort. Puis Adam et Eve furent chassés du Paradis. Leur corps de lumière se cristallisa, se durcit. Du spirituel, Adam et Ève passèrent au biologique. La Bible[1] dit qu'ils furent revêtus de vêtements de peau.

Dans le Rite Égyptien, les francs-maçons sont revêtus d'un habit blanc. Comme l'aube dans le christianisme, cet habit représente le corps de lumière des origines. Mais tous les francs-maçons, quel que soit leur rite, portent aussi un tablier de peau. Selon Cagliostro, ce tablier est le rappel du vêtement de peau dont notre corps de lumière est revêtu.

Enoch et Elie nous ont précédés dans cette Voie

Lors de la Transfiguration, le Christ est apparu aux apôtres dans son corps de lumière. Un corps nommé « Corps Glorieux » par les spécialistes. Il est le corps immortel des origines. Il n'est pas l'apanage de Jésus. Car Enoch[2] et

[1] *Gn 3, 21.*
[2] *Gn 5, 24 et He 11, 5.*

Elie[3] étaient déjà repassés du biologique au spirituel. Eux aussi sont « montés » au ciel sans passer par la mort. Pour cette raison, Cagliostro place son Rite Égyptien sous leur patronage.

Les premiers chrétiens enseignaient les méthodes de divinisation qui permettaient de repasser du biologique au spirituel. Ces enseignements ont été partiellement conservés par l'Église d'Orient. En occident, ils furent retrouvés et transmis par les alchimistes. C'est d'eux que Cagliostro les a reçus.

Comment restaurer notre divinité ?

Comment faire ?

Le programme de travail des francs-maçons du Rite Égyptien se divise en deux étapes. Ces deux étapes sont précédées d'une longue phase de préparation.

- La première étape[4] s'attache à la régénération « morale », c'est-à-dire psychologique et spirituelle.
- La seconde étape[5] a pour but la régénération du corps. Cette phase peut être entreprise lorsque la première est achevée.

À l'image des retraites effectuées par Moïse sur le mont Sinaï, chacune des deux étapes s'étend sur quarante jours.

La préparation

Pour que les deux étapes réussissent, l'initié doit vivre selon une éthique irréprochable. Les alchimistes diraient que l'homme doit attendrir la pierre avant de la travailler. Les mystiques enseigneraient que le cœur doit être ouvert. L'échec est assuré aux orgueilleux, aux cupides et aux égoïstes.

L'initié doit prendre trois mesures immédiates :

- adopter et respecter les lois du pays où il se trouve,

---

[3] *2 R 2, 11.*

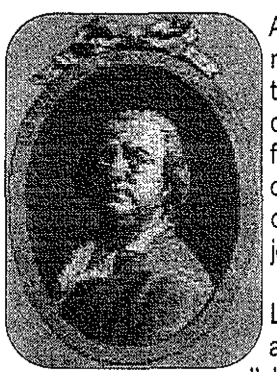
[4] *Cagliostro la rattache à la première retraite de Moïse relatée par l'Exode (36, 12-18).*

[5] *Cagliostro la rattache à la seconde retraite de Moïse relatée par l'Exode (34, 27-28) et le Deutéronome (9, 18-25 et 10, 10).*

- aimer son prochain, l'aider, être charitable envers lui,
- consacrer trois heures par jour à la pratique de la prière.

Pour aller plus loin, il doit avoir reçu l'assurance qu'il est désormais aimé de Dieu. La prière y pourvoit.

La première étape : l'évocation des anges



Ainsi préparé, l'initié doit se retirer pendant quarante jours. Dans un lieu solitaire, il doit se recentrer, ne pas se laisser distraire par ses pensées. Il doit vivre en état de prière permanente. Les francs-maçons qui comprennent leur Rite diraient qu'il doit demeurer dans « la Chambre du milieu » ou au « centre du cercle ». L'initié consacre sa journée aux rites et aux prières.

La Bible[6] nous indique qu'il existe sept grands anges. L'objectif de la première quarantaine est l'obtention d'un contact avec chacun des sept anges. Ces sept anges communiquent à notre homme le moyen d'entrer en contact personnel avec eux. Ces anges le guideront et l'aideront à devenir moralement et spirituellement parfait.

Des années peuvent s'écouler à parfaire cette première régénération. Si l'homme vient à mourir sans avoir effectué la seconde retraite, cela n'est pas grave. La pierre attendrie continuera d'être travaillée sur d'autres plans.

[6] *Les sept anges primitifs sont* « les sept Esprits présents devant le trône de Dieu ». *Ces sept anges étaient connus du judaïsme et du plus ancien christianisme (Tb 12, 15). L'auteur de l'Apocalypse parle des sept Esprits présents devant le trône de Dieu (1, 4), des* « sept Esprits de Dieu en mission par toute la terre » *(5, 6), des* « sept Esprits de Dieu et des sept étoiles » *(3, 1), voit sept lampes de feu (1, 12), les sept Esprits de Dieu brûler devant son trône (4, 5), les* « sept Anges qui se tiennent devant Dieu » *(8, 2). Seuls Michel (ou Michael), Gabriel et Raphaël sont nommés dans les Écritures. Un quatrième, Uriel, est nommé dans la littérature juive.*
De nombreuses variantes existent pour les autres. Les noms retenus par Cagliostro sont : Anael, Zobiacel, Anachiel. Selon Agrippa, auquel Cagliostro fait référence à plusieurs reprises, leurs noms et correspondances planétaires sont les suivants : Zaphkiel (Saturne), Zadkiel (Jupiter), Camaël (Mars), Raphaël (Soleil), Haniel (Vénus), Michaël (Mercure) et Gabriel (Lune).

Pour cette première retraite, Cagliostro utilise des méthodes dont nous retrouvons la trace depuis l'Égypte ancienne.

La seconde étape : la régénération du corps

Ainsi guidé, l'initié peut entreprendre la seconde retraite de 40 jours. Au printemps, lors de la pleine lune de mai, il s'isole à nouveau. Il s'astreint à un régime alimentaire sain et frugal.

Chaque jour, il absorbe certaines substances préparées selon des procédés alchimiques simples. Des sudations et autres procédés d'élimination lui permettent d'évacuer les humeurs viciées. Ce travail est conduit en parallèle avec la prière et les invocations.

C'est alors qu'une véritable transformation s'opère en lui. Peau, dents, ongles, cheveux se régénèrent. Cela lui permet de prolonger son existence. Il ne cherche pas à devenir immortel dans son corps, mais à disposer du temps nécessaire pour repasser du biologique au spirituel.

Cagliostro n'a pas inventé ces procédures. Jusque-là réservées à de petits cénacles aristocratiques fermés, il les a rendues accessibles en les intégrant dans son rite maçonnique. Mais il y a plus extraordinaire encore. J'ai retrouvé une pratique identique dans un ancien texte d'alchimie indienne. Cagliostro n'a jamais mis les pieds en Inde. Il ne connaissait pas le sanscrit. Cela montre que ces techniques poursuivent leur chemin en tous temps, en tous lieux, à l'abri des regards indiscrets.

AUJOURD'HUI

Je n'ai jamais entendu parler de tout ça !

Je comprends l'étonnement du franc-maçon qui lira ces lignes. Personne ne lui a parlé de ces techniques. Pire, s'il s'intéressait à l'hermétisme, ses instructeurs lui ont répété que de telles pratiques n'ont jamais existé dans la franc-maçonnerie. Je le sais ; c'est aussi ce qu'on m'a dit. Jusqu'à ce que j'aille y regarder de plus prêt.





Quelques villages gaulois résistent encore

Je découvris ce qu'on m'avait caché. Je vis comment des pans entiers de l'histoire maçonnique sont épurés, nettoyés, laïcisés. Je découvris que de petits cercles discrets maintiennent avec courage le flambeau allumé. Vilipendés, ils sont rejetés par une franc-maçonnerie institutionnelle qui tente de les récupérer en les neutralisant.

Même si les pressions de l'extérieur et les faiblesses humaines les déstabilisent souvent, ces cercles ont un mérite : ils existent. Comme le rappellent les Écritures, mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort.

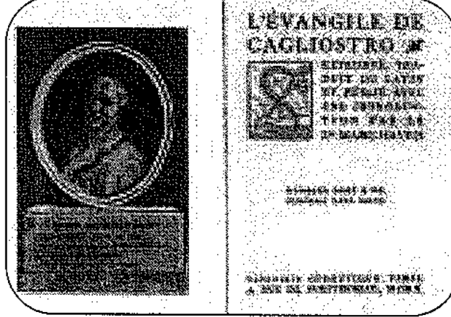
Je souhaitais dévoiler l'existence de ces enseignements aux hommes de bonne volonté, francs-maçons ou pas. Dans cet esprit, et avec l'accord des plus hauts responsables de certaines lignées, j'ai publié *Secrets de la franc-maçonnerie égyptienne*[7] et organisé le cours par correspondance « Cagliostro et la tradition hermétique »[8].

[7] Secrets de la franc-maçonnerie Égyptienne, *Denis Labouré, Chariot d'Or, Saint-Chef, 2004.*
[8] *Chez l'auteur : Denis Labouré 3, avenue de la Libération 42000 Saint-Étienne.*

Où Cagliostro puisa-t-il son enseignement ?

par Denis Labouré

(extrait du cours Cagliostro et la tradition hermétique, par Denis Labouré)



Plusieurs foyers d'hermétisme

L'alchimie

Plusieurs foyers façonnèrent les pratiques alchimiques et théurgiques de Cagliostro. Citons-en trois, parmi les plus déterminants. Ce sont l'Ordre allemand de la Rose Croix d'Or d'Ancien Système, le cercle de dom Pernéty et les héritiers de l'école de Naples.

La théurgie

En matière théurgique, tous ont puisé dans Henri Corneille Agrippa et ses trois volumes de La Philosophie Occulte.

Les Rose-Croix d'Or

Histoire et organisation

À partir de 1757 apparaît à Francfort-sur-le-Main une Societas rosae et aurae Crucis qui avait adopté la forme maçonnique. Un autre système maçonnique rosicrucien se manifeste à Ratisbonne, en Bavière, dès 1770. Ces systèmes se développent à travers les principales villes d'Allemagne. À partir de 1777, un important changement intervient. La loge des *Trois Globes* à Berlin, qui avait pour Grand Maître le duc Frédéric Auguste de Brunswick, devient le foyer d'un nouveau Rite, *l'Ordre des Rose-Croix d'Or d'Ancien Système.*

Dans cet Ordre, les frères connaissaient les adeptes de leur propre cercle, mais ignoraient tout des autres membres. L'enseignement donné à chacun des neuf hauts grades comportait une initiation progressive à l'alchimie et à la Kabbale. Les enseignements étaient partiellement empruntés à des écrits de Michael Maier, à *l'Amphitheatrum de Khunrath* et à *l'Opus mago-cabbalisticum et theosophicum* de Goerg Welling. Lorsqu'il traversa l'Allemagne en 1779, Cagliostro fut en contact avec ces milieux.

Théorie et pratique de l'alchimie

Chez les *Rose-Croix d'Or*, l'alchimie était présente sous ses aspects théorique et pratique.

Sur le plan théorique, les idées et symboles alchimiques étaient incorporés dans les rituels d'initiation et les instructions qui accompagnaient chaque grade. Ainsi, dès le premier grade (*Junior*), il était révélé au nouvel initié que le Soleil, la Lune et les étoiles correspondaient aux trois principes que sont le sel, le soufre et le mercure.

Sur le plan pratique, l'alchimie de laboratoire formait une part importante de travail de l'Ordre. Les instructions concernant les pratiques étaient délivrées à partir du troisième degré (*Practicus*). On exposait ce que devait comporter un laboratoire alchimique. Plus le membre progressait dans la hiérarchie initiatique, plus le savoir alchimique lui était dispensé. L'enseignement pratique était contenu pour partie dans les instructions qui accompagnaient les initiations, et pour le reste dans des manuscrits qui circulaient parmi les membres.

À la recherche de l'essence vitale

Pour comprendre les processus alchimiques véhiculés par les *Rose-Croix d'Or*, nous devons garder à l'esprit le modèle du monde qui les sous-tend. Le royaume de la matière, bien que séparé du divin, est imprégné d'un élément divin qui peut être distillé. Pour le distinguer des quatre éléments, on le nomme « quintessence ». C'est le fluide vital universel, le souffle qui anime tout. Cet élément est central dans toutes les opérations, depuis les préparations alchimiques médicinales jusqu'à la préparation de la « Pierre

Philosophale » utilisée dans la transmutation des métaux. Cette essence vitale est particulièrement concentrée dans certaines substances telles que la rosée, le vin et les secrétions corporelles. En collectant une quantité suffisante d'une de ces substances, puis en la distillant, on peut obtenir la quintessence.

Les Rose-Croix d'Or et l'alchimie des substances

Dans le manuscrit nommé *Thesaurus Thesaurorum a Fraternitate Rasae et Auerae Crucis,* nous lisons : « *L'homme possède toutes les richesses et les porte avec lui dans son corps ! S'il est dans la crainte de Dieu, il peut tirer de lui-même le* Mysterium Magnum, *comme nous le cherchons dans le grand monde et le préparons.*

Premièrement, il a une telle force cachée dans son sang, car la vie de l'esprit est dans le sang dont tu pourras préparer la teinture en sorte que tous les esprits sous le ciel devront se tenir à ton service quand tu en auras besoin, comme cela te sera enseigné ci-après, et tu recevras une médecine à ressusciter les morts, et avec cela, tu pourras déjà faire des miracles.

Secondement, avec l'urine, si tu vis de façon pure et saine, tu peux préparer la pierre de nos chers ancêtres ainsi que l'Alkaest.

*Troisièmement, tu peux préparer avec l'urine et les excréments d'un homme sain l'*Opus Maximum. *Nous voulons donc commencer par nos extases et opérations. La plus importante est celle du sang d'un homme saint et craignant Dieu, qui a enclos en son esprit une vierge et le trésor de la pureté, ou qui s'est abstenu pour quelque temps de tout plaisir de la chair en l'honneur de Dieu.* »

DOM PERNÉTY ET LES ILLUMINÉS D'AVIGNON

Du monastère aux pratiques hermétiques

Dom Antoine Joseph Pernéty (1716-1796) était un bénédictin de la compagnie de Saint-Maur. Détaché à Saint-Germain-des-Prés, il découvrit dans la bibliothèque de l'abbaye des ouvrages d'alchimie qui décidèrent de l'orientation de son existence. Après avoir été l'aumônier de l'expédition de Bougainville aux Malouines, il créa en Avignon une société de type maçon-

nique nommée *Les Illuminés d'Avignon*. Les rites intégraient l'hermétisme de l'art royal et les doctrines de Swedenborg. Désavoué par l'Église, dom Pernéty dut quitter l'ancienne cité des papes, puis la France. Il trouva refuge à Berlin où Frédéric II le prit sous sa protection.

La mythologie antique décodée

Pernéty eut une illumination : la mythologie antique n'était qu'une allégorie de l'art hermétique. On trouve chez les anciens et même chez les modernes qui ont précédé Pernéty des interprétations allégoriques de la mythologie, mais d'ordre philosophique et non alchimique. En deux gros volumes qu'il intitula *Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe, avec une explication des hiéroglyphes et de la guerre de Troie*, il donnait un traité de mythologie fondé sur l'allégorisme hermétique. Aussitôt après, en 1758, il publie le *Dictionnaire mytho-hermétique*. À cette époque, Pernéty n'a pas encore pratiqué l'alchimie. Mais Cagliostro introduira dans son Rite le décodage alchimique des mythes maçonniques (bibliques et grecs).
Voici quelques définitions glanées dans le Dictionnaire mytho-hermétique de Dom Pernéty. Elles vous seront utiles pour pénétrer son Rite.

Adam. Est un nom que les Philosophes ont donné à leur magistère lorsqu'il est parfait au rouge, parce que leur matière étant la quintessence de l'Univers et la première matière de tous les individus de la Nature, elle a un parfait rapport avec Adam, dans lequel Dieu ramassa la plus pure substance de tous les êtres, et que d'ailleurs Adam, qui signifie rouge, exprime la couleur et les qualités du magistère.

Arbre de Vie. Nom que les Philosophes Hermétiques ont donné quelquefois à leur mercure ; mais plus communément à leur élixir, parce qu'il est alors la médecine des trois règnes, ou leur panacée ; qu'il ressuscite les morts, c'est-à-dire les métaux imparfaits, qu'il élève à la perfection de l'argent, s'il est au blanc, et à celle de l'or, s'il est au rouge. Ils l'ont aussi appelé Bois de vie.

Caïn. Nom que les philosophes ont donné à leur matière en putréfaction et parvenue au noir, peut-être à cause de la malédiction que Dieu prononça contre lui, au sujet du meurtre qu'il avait commis envers son frère Abel, ou parce que les désordres de ses descendants furent la cause du déluge, qui

fit périr presque tout le genre humain. Ce déluge est figuré par la dissolution de la matière, et ses effets par la putréfaction.

Écume de la Mer rouge. Matière des Philosophes préparée pour l'œuvre, ou minière de leur mercure. Flamel est le premier qui ait donné ce nom à cette minière.

L'École de Naples

Le prince Raimondo di Sangro di San Severo

Le prince Raimondo di Sangro di San Severo (1710-1771) fut une figure de proue de la franc-maçonnerie hermétique. Grand Maître de la franc-maçonnerie napolitaine vers 1750 et ferré en alchimie, nous lui devons l'extraordinaire monument hermétique qu'est la chapelle San Severo. Né à Palerme le 2 juin 1743, Cagliostro établit probablement des contacts avec l'hermétisme italien.

Le baron Henri-Théodore de Tschoudy

Suite à la bulle pontificale de mai 1751, le très catholique roi de Naples Charles VII de Bourbon interdit la franc-maçonnerie dans ses états par un édit de juillet 1751. Expulsé de Naples à cette occasion, le baron Henri-Théodore de Tschoudy (1724-1769) instaura en 1766 son rite hermétique nommé « l'Étoile Flamboyante ». Le catéchisme destiné aux apprentis, compagnons et profès proposait une description du Grand Œuvre, mettant en parallèle l'explication alchimique des principaux symboles maçonniques. Il en publia les statuts en 1766 sous le titre *L'Étoile flamboyante ou la société des francs-maçons considérée sous tous ses aspects*. L'héritage immédiat du baron de Tschoudy est important pour notre recherche.

Les héritiers de l'Étoile flamboyante

Charles Geille, né en 1753, poursuivit une riche carrière maçonnique. Dans un courrier du 5 septembre 1807 à Antoine Thory, il se déclare chef à vie du collège du système égyptien. Il ne s'agit pas de celui que fonda Cagliostro. C'est le « Système philosophique des anciens Mages égyptiens revoilé par

les prêtres hébreux sous l'emblème maçonnique » qui était organisé en sept degrés[1]. Ce même Charles Geille était Grand Maître du « Temple du Soleil » ou « Société des Philosophes Inconnus », société non maçonnique à but alchimique[2].

Vous connaissez sans doute le Tarot d'Etteila, toujours utilisé en cartomancie et disponible dans les librairies spécialisées ? De son vrai nom Aliette, son auteur fut un excellent alchimiste. Il lança et codifia l'usage divinatoire du Tarot dont il fit redessiner les symboles. Etteila fut membre de la Société des Philosophes Inconnus et Grand mage des Frères initiés d'Égypte. À sa mort, survenue le 12 décembre 1791, Charles Geille lui succéda dans cette fonction.

Dans leur correspondance, Geille, Etteila et quelques autres se réclament des statuts publiés par Tschoudy. Tout ce petit monde de l'alchimie, maçonnique ou pas, se connaît, se croise et se recroise. Dans sa correspondance avec Thory, Geille écrit à propos de Cagliostro : « *Je le pris pour un souffleur, un sophistiqueur dans toute la force du terme ; je m'en repens puisque vous m'assurez qu'il était membre de votre société* » et « *Je n'avais pas prétendu dire que les grades égyptiens que Cagliostro faisait payer si chèrement à Lyon, fussent les mêmes que les sept grades de pareil nom que j'ai vu pratiquer il y a quelques années dans la même ville.* » Mais le lien est établi !

Le 7 mai 1790, Charles Geille écrit à Pierre-Jean Joubert de La Salette, en instance d'admission dans le Temple Philosophique du Soleil.
À l'égard des grades, en voici la distinction ; parmi nous, le véritable apprenti est celui qui connaît et la matière et sa préparation préalable, autrement dit, vulgaire. Le compagnon est celui qui est parvenu à voir la Lune resplendissante, ou la parfaite fixation au blanc. Le maître est celui qui est assez heureux

---

[1] *Merci à Serge Caillet pour les renseignements sur Charles Geille et les sociétés dont il était Grand Maître.*

[2] *Dans un courrier du 12 juillet 1790, Charles Geille recommande à Pierre-Jean Joubert de La Salette la lecture attentive de deux ouvrages. Je les cite afin que les maçns égyptiens qui me lisent sachent oùtrouver des matériaux d'étude. Il s'agit de* La Nature dévoilée, ou théorie de la nature, dans laquelle on démontre par une analyse exacte de ses opérations, comment et de quoi toutes choses prennent naissance, comment elles se conservent, se détruisent et réduisent de nouveau en leur essence primordiale, *Paris, Edme, 1772. Ces deux tomes sont une adaptation du fameux ouvrage d'alchimie* Catena aurea Homeri. *Et de* Le Filet d'Ariane pour entrer avec sûreté dans le labyrinthe de la philosophie hermétique, *Paris, L. d'Houry, 1695.*

pour posséder la poudre de projection et, qui mieux vaut, la médecine universelle.

Théurgie et alchimie

Cagliostro puisa dans ces cercles. Dans les uns, il rencontra un système théurgique d'invocation du saint Ange Gardien ou d'une pluralité d'anges. Dans les autres, il pratiqua des alchimies internes, utilisant le corps physique comme athanor. Il combina ces enseignements théurgique et alchimique, l'un contribuant à la réalisation de l'autre.
Le tableau qui suit montre l'interaction entre les volets théurgique et alchimique. Toute la démarche de Cagliostro s'y inscrit.

	La voie hermétique
Théurgie	Un système théurgique d'invocation du saint Ange Gardien ou d'une pluralité d'anges. Les invocations de l'Ange Gardien et celles de quatre, sept, neuf anges nous sont parvenues.
Alchimie	Une pratique des alchimies internes, utilisant les processus et qualités substantielles du corps physique considéré comme athanor, ce « four à température constante des alchimistes »[3].
	De ces pratiques, découlaient deux ramifications particulières : • L'application des procédures alchimiques au travail des métaux. Chaque élément, chaque étape de l'alchimie métallique trouve sa correspondance dans le corps de l'adepte. Celui-ci effectue un aller-retour permanent entre l'œuvre extérieure et l'œuvre intérieure. • L'application des procédures alchimiques aux substances végétales, avec un objectif thérapeutique.

[3] *Athanor (du grec a, privatif et* thanatos, *mort) : sorte de fourneau dans lequel le charbon, tombant de lui-même à mesure qu'il se consumait, entretenait très longtemps un feu doux.*

Simple propos sur le sceau de Cagliostro [1]

par Bruno Marty



Le cachet dont se servait Cagliostro pour sceller certains documents et parfois des lettres est bien connu : sur un ciel d'orage, broche un serpent dressé en forme de « S », percé d'une flèche en plein corps, tenant dans sa gueule un fruit que l'on peut identifier à une pomme. Nombreux sont les auteurs qui voient dans la science héraldique le représentation simple et concise des symboles parlants ; lorsque l'on sait que la destination première des hérauts d'armes, régulateurs de l'héraldique, étaient d'être les porteurs des déclarations de guerre, le sceau de Cagliostro revêt un sens qui va bien au-delà de la simple fantaisie graphique.

Enfin, voici un serpent qui a fini de se mordre la queue en un cercle parfait, tel l'ourobouros antique qui, des rives du Gange à celles du Nil, fermait le monde en une digestion impossible et narcissique : un serpent « debout », ouvert comme celui de la Genèse, mais d'une Genèse inversée par la souffrance et une déglutition solitaire et tragique.

Rapprochons un instant ce cachet d'une gravure extraite du *Trésor de la Philosophie naturelle des Anciens* de Van Helpen (1693), où l'on voit le même serpent cloué par la tête à une croix, dans un paysage désolé, où les fleurs sont fanées et les arbres brisés : c'est le Mercure des Sages, fixé par le feu hermétique, parfois symbole de l'Œuvre *« dont la fin rend témoignage au commencement »* ; nul besoin de se perdre plus loin ; on pourrait, en effet, trouver de subtiles correspondances symboliques, historiques et alchimiques dans le thème du serpent blessé, dont le Roi Méhaigné du cycle arthurien est un exemple précis : passage du druidisme primitif au christianisme, du cercle à son ouverture.

[1] *Cet article a été publié dans le numéro 2 de 1985 (pages 64 et 65).*

L'imaginaire catholique et la prodigieuse idée de mort, véhiculée par le serpent, ont fait de celui-ci le faisceau de l'abomination incarnée : le Mal. Le rappel des alchimistes et de Cagliostro, choisissant cet animal comme image unique, les uns de l'Œuvre sublime, l'autre de la souffrance solitaire, devrait nous inciter à plus de prudence dans notre jugement, car si ce serpent est la dernière des créatures perdues, que foule aux pieds la Vierge Triomphante et Sophia, nous restons bien les avant-dernières ; si ce serpent est capable du rachat par la douleur de la flèche divine, cruellement enfoncée, quelle interrogation ne devons-nous pas nous poser pour notre propre réintégration ? Est-ce le passage du Vieil Homme à l'Homme Nouveau, si parfaitement exprimé par les mues successives ? Participant à la souffrance universelle, ce serpent « navré », acceptant la mort désespérée, n'en détient-il pas la connaissance suprême qui n'est pas sans rappeler le sacrifice de Zannoni et finalement la crucifixion librement consentie du Christ ?

Identification sacrilège ? Non, vérité et force de l'unité que l'on retrouve dans les deux serpents unis au bâton d'Hermès, conférant le pouvoir de lier et de délier le chaos et le cosmos, le désordre et l'ordre, poison, contrepoison issus du même corps et qui s'appelle pour nous Liberté. Le serpent-bâton de Moïse, *« sur l'ordre de Dieu »*, est capable de vaincre tous les serpents des magiciens d'Égypte, joli clin d'œil cagliostrien que les entrelacs des stelles et manuscrits irlandais soulignent avec beauté et insistance.

Présence du Serpent-Pêcheur et du Serpent-Sauveur, rivés au pal de la souffrance, *« fin rendant témoignage au commencement »* : un bien beau blason pour la seule vraie noblesse, celle du cœur.



Interrogatoire du sieur de Cagliostro (30 janvier 1786) [1,2]



Ce texte reprend les minutes de l'interrogatoire auquel fut soumis Cagliostro en raison de ses relations avec le cardinal de Rohan et madame Lamotte, acteurs de la célèbre affaire du « Collier de la Reine » qui défraya la chronique dans les années 1785/86.

Interrogatoire fait par nous, Jean-Baptiste-Maximilien-Pierre Titon, conseiller du roy en la Cour de Parlement et Grand'Chambre d'ycelle, commissaire en cette partie à la requête du procureur général du Roy contre le nommé Cagliostro accusé et autres, suivant les lettres patentes du Roy données à Saint-Cloud, le cinq septembre dernier, enregistrées en la Cour, la Grand'Chambre assemblée, le six du même mois, et en exécution des arrêts de la Cour rendus aussi. La Grand'Chambre assemblée les sept septembre et quinze décembre derniers, et encore en exécution des lettres patents du Roy données à Versailles, le vingt-six décembre dernier, enregistrées en la Cour. La Grand'Chambre assemblée le six de ce mois et de l'avocat de la Cour général du Roy, le dix du présent mois.

Du lundi, trente janvier, mil sept cent quatre-vingt-six de relevée en l'une des salles du Gouvernement du château de la Bastille.

A été amené devant nous par le sieur de Losme, major-adjoint de la Bastille, le nommé de Cagliostro, accusé décrété de prise de corps par l'arrêt du quinze décembre dernier, après serment par luy fait de dire vérité.

Interrogé de ses noms, prénoms, âge, qualité et demeure, a dit se nommer

[1] Ce document a été publié dans la revue L'Initiation (ancienne série) dans le 69e volume (octobre 1905).

[2] Les mots qui manquent étaient illisibles sur les originaux. Par ailleurs, nous avons tenu à respecter au plus près l'orthographe originale de ce texte ainsi que les tournures de style et la ponctuation de l'époque en dépit de leur aspect désuet.

Alexandre Cagliostro, âgé de trente-sept à trente-huit ans, professant la médecine sans en avoir fait état particulier, et demeurant à Paris, rue Saint-Claude, au Marais.

Puis à quoi il est occupé depuis qu'il est né.

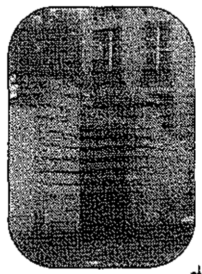
A répondu que, ayant perdu les père et mère à l'âge de trois mois, il ne peut pas nous assurer s'il est né à Malte ou à Messine, que tout ce qu'il sait de sa naissance, est qu'on luy a toujours dit qu'il était d'une extraction noble, a eu une éducation convenable, qu'il a eu dès le bas âge un précepteur qui luy a été donné, qu'il l'a élevé dans les sciences, belles-lettres et langues, que, dans un âge un peu plus avancé, il s'est occupé plus particulièrement de la chimie médicinale, que, à l'âge de dix-huit ans, il s'est adonné, avec son précepteur, aux voyages, qu'il a parcouru l'Archipel, la Turquie, l'Asie, l'Afrique, que de là il est venu dans l'Italie, d'abord à Naples, où il a peu séjourné, qu'il a été ensuite à Rome où il a eu la protection particulière du cardinal Orsini et du pape Rezzzonico et de tous les grands de ces pays-là.

Il a suivi le goût qu'il avait pour la médecine et l'a pratiquée partout vis-à-vis des pauvres, qu'il y a fait connaissance d'une jeune personne qu'il a épousée, a continué d'exercer la médecine ; son mariage a occasionné des ennuis. La calomnie s'est déchaînée contre luy et il a été forcé de quitter le séjour de Rome. Alors, il a parcouru toute l'Europe avec sa femme, et au retour de Naples, a passé en France l'année mil sept cent quatre-vingt ; nous observe qu'au retour de Russie, il a passé par Varsovie, où le Roy de Pologne l'a forcé de rester pendant quelque temps pour y traiter une dame de la Cour dont il a opéré la guérison, et qu'il peut nous donner pour preuve de sa conduite et de la manière dont il a été accueilli dans ces différentes cours, le chevalier Coubwow qui était chargé des affaires de France en Russie ; que voulant passer de Pologne en Angleterre, il a passé par Strasbourg.

Incité[3], si c'est à Strasbourg qu'il a fait la connaissance du cardinal de Rohan, a répondu que c'est à Strasbourg.

À luy demandé si le cardinal ne luy a pas témoigné la plus grande déférence et les plus grands égards :

3 Incité (à parler) ; aujourd'hui, nous dirions plus volontiers invité.



A répondu qu'ayant été quelque temps à Strasbourg et s'y étant entièrement adonné à procurer les secours de son art à tous ceux qui avaient recours à luy, particulièrement aux pauvres, expose que le cardinal voulut le voir et l'a engagé à venir chez luy relativement à un asthme qu'il ressentait ; qu'ayant été dans le cas de guérir un secrétaire de M. le marquis de Salle qui avait la gangrène extérieure et intérieure, M. le cardinal l'a engagé et forcé de venir à Paris pour être employé par M. le prince de Soubise, mais étant obligé de donner des audiences et des conseils à une quantité prodigieuse de monde qui l'a, pour ainsi dire, assiégé et que, de là, il est retourné à Strasbourg. M. le cardinal, content de la manière dont il se conduisait, luy a marqué les plus grands égards.

Incité s'il n'a pas dès ce temps persuadé au cardinal qu'il avait des secrets particuliers pour le faire réussir dans tout ce qu'il désirait :

A répondu que non.

Incité s'il connaît la dame Lamotte, et dans quel lieu il a fait la connaissance :

A répondu qu'il l'a connue chez le cardinal, qu'un jour à Strasbourg il croit qu'il est venu luy demander des nouvelles d'une dame de Boulainvilliers, - et si elle était à Strasbourg, qu'il luy répondit que non et qu'elle la trouverait à Saverne.

Incité s'il n'est pas venu s'établir à Paris au mois de janvier mil sept cent quatre-vingt cinq :

A répondu que oui, et qu'il y est arrivé le trente.

Incité, si lorsqu'il est arrivé à Paris, il avait quelque fortune, en en quoi elle pouvait consister :

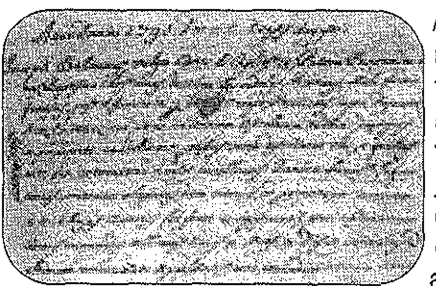
A répondu qu'en venant à Paris, il y avait apporté suffisamment d'argent pour s'y établir, qu'il s'est logé au palais royal, à raison de quinze louis par mois, qu'il y est resté à peu près vingt jours sans en sortir, mais recevant ses

amis, que M. le cardinal est venu l'y voir plusieurs fois, qu'il luy a conseillé d'en partir, luy a offert un appartement chez luy et l'a déterminé à prendre une maison, qu'en ayant trouvé une qui luy convenait rue Saint-Claude, au marais, il a chargé le.................. de la louer. Il l'a fait meubler petit à petit et procéder à tous les arrangements et prendre les tempéraments convenables pour payer, et luy a donné de l'argent de temps en temps ainsi que pour les frais de son carrosse. M. le cardinal est venu l'y voir dans les commencements trois ou quatre fois par semaine et venait souvent prendre les repas chez luy.

Incité, si ce n'était pas le cardinal qui pourvoissait à la dépense de la maison – a répondu que non, que c'est toujours luy répondant qui payait la dépense, mais que le cardinal amenait de temps en temps des gens qui luy étaient attachés comme...................... à dîner avec luy. Le cardinal faisait venir un ou deux plats de chez luy, mais que luy répondant comptait tous les jours et payait de sa poche.

Incité si dans le mois de janvier mil sept cent quatre-vingt cinq, le cardinal ne lui dit qu'il allait acheter un collier de diamants pour la Reine et qu'il ne lui montra pas ses conditions de marché.

A répondu que le collier était acheté avant qu'il fut arrivé à Paris, qu'il n'a pas vu le collier ny le marché qui en a été fait, que tout ce qu'il sait, c'est que le cardinal lui a dit qu'il avait eu des ordres d'acheter ce collier qui était de quinze à seize cent mille livres, que luy répondant luy a demandé esque vous avez payé cela ; non, dit-il, des arrangements sont faits et les bijoutiers sont contents ; j'ai été à Versailles, j'ay porté le collier chez Madame Lamotte où la reine doit venir ; nous l'avons attendue pendant quelque temps ; un homme est venu disant que la reine ne pouvait pas monter ; il a remis une lettre qui contenait des ordres de la reine de remettre le collier, qu'il ne s'était pas trouvé avec l'homme à qui on a remis le collier et luy a dit que cet homme s'appelait Descland ou Dacland, garçon de la chambre. Le répondant a voulu lui faire quelques raisonnements sur ce que le cardinal luy a dit que c'était une affaire faite, il répondit au cardinal, ce n'est pas la peine de m'en parler : – interpellé de déclarer s'il a vu le marché du collier avec les approuvés et la signature de la reine.



A répondu que lorsque le cardinal luy a parlé pour la première fois du collier, il ne lui en a point montré le marché qui avait été fait, qu'il ne l'a vu qu'à la fin de juillet, quinze jours avant la détention du cardinal, qu'à cette époque, le cardinal luy avait témoigné quelques inquiétudes. Le répondant luy a dit : est-ce que vous n'êtes pas bien sûr de ce qui a été fait. Pour lors, le cardinal luy montra le marché où il a vu les avances et les signatures de Marie-Antoinette de France : il dit au cardinal que cela ne lui paraissait pas bien clair, que la reine ne devait pas signer ainsi, qu'à raison de sa place de grand aumônier il devait le savoir, qu'il y avait à parier qu'il était trompé, que le cardinal ne voulut pas le croire ; il insista et luy dit, vous êtes trompé, vous n'avez pas d'autre parti à prendre que d'aller vous jeter aux pieds du Roy, dire ce qui s'est passé, à quoi il répondit, eh bien, si je le fais, cette femme sera donc perdue, qu'il ne voulut pas y consentir.

Le répondant luy dit, si vous ne voulez pas le faire, un de vos amis le fera pour vous, ce que le cardinal a encore refusé.

À luy représenter le marché du collier on fait les approuvés et la signature de Marie-Antoinette de France, contenant les conditions et propositions du marché. L'avons sommé de le reconnaître et de nous déclarer si c'est le même que celui que le cardinal luy a montré et sommé de le parapher.

A répondu qu'après l'avoir examiné qu'il ne peut dire si c'est le même qu'il a vu, attendu qu'il luy a pas fait d'attention parce que cela ne luy intéressait et ne veut le parapher ; le considérant comme inutile, le fait du dit marché n'a pas été paraphé par luy.

Le répondant incité comme ci-devant, s'il n'est pas à sa connaissance que quand le cardinal a été en possession du collier, il l'a fait démonter et a dissipé diamants.

A répondu que non.

Incité si deux jours après la dame de Lamotte ne s'est pas trouvée un jour chez le cardinal avec luy répondant.

A répondu que oui.
Incité si deux jours après la dame de Lamotte ne retourna pas chez le cardinal avec sa nièce et si le cardinal ne dit pas à la dame de Lamotte de prier luy répondant de luy faire voir une chose qui luy ferait grand plaisir.

A répondu qu'il croit que c'est le lendemain qu'il a vu chez le cardinal la dame de Lamotte avec une jeune fille, maís que le surplus de notre demande est faux.

Incité s'il n'y avait pas dans la chambre du cardinal vingt ou trente bougies d'allumées.

A répondu qu'il y en avait comme il y en a ordinairement chez un prince, sans rien de plus.

Incité s'il ne fit pas mettre à genoux la jeune fille qui était avec la dame de Lamotte et ne luy fit pas promettre de ne réveler jamais à personne ce qu'elle allait avoir le bonheur de voir.

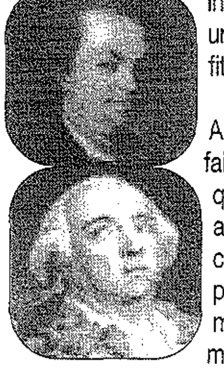
A répondu jamais, oh que non.

Incité s'il n'a pas sacré cette jeune fille d'un cordon blanc au bas, vert et noir, et d'un cordon blanc desquels il y avait une croix et un crachat, et un tablier blanc sur lequel il y avait différents ordres.

A répondu que non, il se rapèle seulement que le cardinal a pris quelques rubans qui étaient dans la chambre et luy remis pour cette jeune fille pour luy en faire présent, mais il n'y avait pas de ces cordons blanc et noir, croix, ni tablier.

Incité s'il ne luy posa pas son épée sur la tête et ne luy fit pas répéter ces mots : je t'ordonne au nom du grand Cofte et des anges Michel et de me faire voir tout à l'heure tout ce que je voudrai.

A répondu que c'est très faux.



Incité s'il ne l'a fit pas passer derrière ou devant où était une table et une bouteille d'eau très claire et s'il ne luy fit pas mettre la main dessus la bouteille.

A répondu que cela est vrai, qu'il va nous expliquer le fait tel qu'il s'est passé, que la dame de Lamotte lui a dit qu'elle était fort bien avec M. le cardinal et qu'elle était aussi fort bien avec une grande dame de la Cour, que cette grande Dame était grosse[4] et qu'on lui avait prédit ainsi qu'à une autre dame de la Cour, qu'elles mourraient en couche, que cette seconde dame était morte et que cela donnait beaucoup d'angoisse dans l'esprit de la grande dame, qui craignait qu'il ne lui arrivât autant, qu'elle serait fort aisée de pouvoir... et, pour cela, elle avait recours à luy répondant, sachant qu'il avoit beaucoup de connaissances.

À quoi il répondit, Madame, mes connaissances sont dans la physique médicinale et quoique je ne croie pas beaucoup au magnétisme, je m'imagine qu'il peut avoir beaucoup plus d'effet sur des enfants, par là on peut peut-être découvrir quelque chose en donnant la catalepsie.

Ce qu'il dit parce que le cardinal était convenu avec luy de dire ces choses afin de remettre les esprits de la grande dame contente, il dit en conséquence à la dame de Lamotte, si vous voulez amener demain un enfant, quelqu'un de sûr, nous ferons l'expérience ; la dame de Lamotte revint le lendemain au soir avec sa nièce ; je lui demandai si elle était bien persuadée de son innocence, à quoi ayant répondu que oui, il demanda à la nièce si elle avait toujours été bien sage, si elle aimait bien Dieu, si elle n'avait jamais manqué à ses père et mère et d'autres choses semblables pour luy faire voir que si elle ne viroit pas ce qu'on allait lui demander ce serait une preuve qu'elle ne serait pas innocente, pour lors il la fit passer derrière un paravent et lui fit mettre la main sur une bouteille en lui disant, si vous êtes innocente, vous allez voir de belles choses, et si vous ne l'êtes pas, vous ne verrez rien et il luy dit frappez avec votre petit pied innocent, qui est-ce que

[4] *Enceinte, dirions-nous aujourd'hui (NDLR).*

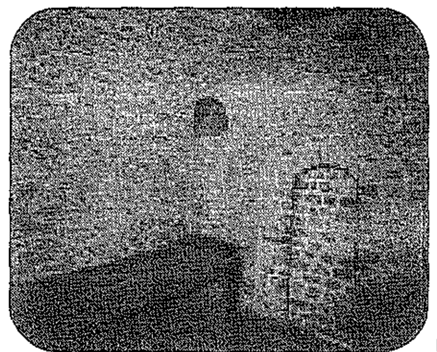
vous voiez, rien ; le répondant frappa du pied et dit c'est une preuve que vous ne sieiès pas innocente ; elle commença à dire eh bien, Monsieur, je vois, je vois ; que voiès vous, la Reine ; le répondant fut étonné et dit : comment est-elle habillée, de blanc, je dis, elle est grosse, je vois l'estomac enflé, elle donna pour lors le détail exact de la Reine, il resta encore plus étonné et luy dit, voyez si elle baisse la tête, c'est quelle accouchera heureusement, ce sera une marque que vous êtes innocente. Après cette question finie, Mme de Lamotte, sa nièce et le cardinal firent une collation : observa le répondant qu'il n'y avait aucun serment de demandé, aucune cérémonie et qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans la chambre, qu'il pouvait attester pour ceux-là qui était entré dans sa chambre un quart d'heure auparavant et d'autres personnes qui y sont entrées après, que le cardinal nommé ajoute que cette cérémonie a été répétée une seconde fois le lendemain avec un enfant et à l'instigation du cardinal pour rendre la dame de Lamotte satisfaite et remettre les esprits de la grande Dame.

Incité si après cette dernière scène finie, l'enfant étant sortie, on apporta pas une table, s'il ne posa pas sur cette table une grande quantité de lumières en croix avec un poignard, différentes médailles, des croix de Jérusalem et de Saint-André et s'il ne fit pas poser la main de Mme de Lamotte dedans, *en lui faisant jurer que de sa vie elle ne dirait rien de ce qu'elle voyait, de ce* qu'elle entendait et de ce qui allait luy être proposé.

A répondu que ce sont trois faussetés, qu'il en a les preuves convaincantes ainsi qu'il vient de nous le dire pour les personnes qui sont entrées avant et après et pour toutes les personnes de la maison du prince.

Incité s'il ne dit pas au cardinal, allez donc prince, si le cardinal n'alla pas à son secrétaire et n'en rapporta pas une châsse en bois blanc ovale, s'il ne dit pas au cardinal, apportez-la, et si le cardinal l'apporta pas, si ces deux châsses n'étaient pas remplies de diamants, si le cardinal ne demanda pas en sa présence à la dame de Lamotte si son mari voudrait bien aller en Angleterre et n'ajouta pas, voici des diamants j'en sais le prix, recommandez à votre mari que s'il ne les vend pas, il ne les rapporte pas ici, dans l'hôtel.

A répondu que tout cela est très faux.



Incité s'il n'est pas vrai que le cardinal donnait à la femme de luy répondant des diamants, si de luy n'en a pas vu beaucoup et si ces diamants proviennent du collier.

A répondu qu'ayant rapporté un bijou très rare et précieux en or et diamants qui fait une somme, une bague dans laquelle il y a un carillon fort curieux, le cardinal l'ayant trouvé fort beau, il a prié le cardinal de l'accepter, ce que le cardinal a fait et qu'ayant voulu lui témoigner sa reconnaissance il luy donna quelques objets en retour, le cardinal lui a donné différents bijoux à l'occasion des fêtes, bijoux en diamants, savoir un petit Saint-Esprit. L'entourage du portrait de luy répondant et une chaîne garnie de diamants et une petite montre qu'il a fait vendre différentes fois, mais que le cardinal l'a forcé de garder, qu'au surplus tous les diamants sont de sa femme et de luy, que sa femme n'en a jamais eu d'autres et que les taux sont connus dans toutes les cours où il a voyagé.

Incité s'il n'a pas persuadé au cardinal que sa femme était l'intime amie de la Reine, qu'elle le voioit souvent et avait une correspondance suivie avec elle.

A répondu qu'il ne l'a jamais dit, que sa femme ne connaît pas la Reine, qu'elle n'a jamais été à Versailles, qu'elle ne pouvait avoir de correspondance avec personne, ne sachant pas écrire.

À luy représenté la copie d'un billet contenant des propositions relatives au collier et si ce n'est pas à luy ou à sa femme que ce billet a été envoyé par le cardinal, et après l'avoir examiné, dit qu'il ne le connaît pas, que c'est la première fois qu'il le voit et ne veut le parapher, le regardant comme inutile.

Incité s'il n'a pas persuadé au cardinal qu'il le ferait devenir, a répondu que non et qu'au lieu de luy persuader de s'élever il luy a au contraire conseillé de rester dans son état.

Incité si le cardinal ne lui a pas remis ou à sa femme une partie des diamants provenant du collier ou le prix de la vente de ces diamants.

A répondu que non, que ces actions ont toujours été publiques depuis qu'il est ici et qu'il n'a jamais vendu ni acheté de diamants et qu'il n'a que ceux qu'il a apportés avec luy.

Incité s'il n'est pas sur le point d'acheter une maison de cinquante mille écus qu'il payroit comptant.

A répondu que non.

À lui représenter que d'après ce qu'il nous a dit qu'il a toujours exercé la médecine gratuitement et plus en faveur des pauvres que d'autres, il est étonnant qu'il puisse fournir la dépense qu'il fait et à luy demander d'où provient sa fortune.

A répondu qu'il la tient de différents banquiers et qu'il a des ressources considérables partout où il va ; au surplus il a toujours payé exactement ce qu'il devait et n'a laissé aucune dette nulle part.

Incité s'il veut croire les témoins.

A répondu oui s'ils disent la vérité.

Lecture faite. . . . . ont signé :

P. Téton et le comte Cagliostro

Une citation de Cagliostro



« Je ne suis d'aucune époque ni d'aucun lieu ; en dehors du temps et de l'espace, mon être spirituel vit son éternelle existence, et, si je plonge dans ma pensée en remontant le cours des âges, si j'étends mon esprit vers un mode d'existence éloigné de celui que vous percevez, je deviens celui que je désire. Participant consciemment à l'être absolu, je règle mon action selon le milieu qui m'entoure. Mon nom est celui de ma fonction et je le choisis, ainsi que ma fonction, parce que je suis libre ; mon pays est celui où je fixe momentanément mes pas. Datez-vous d'hier, si vous le voulez, en vous rehaussant d'années vécues par des ancêtres qui vous furent étrangers ; ou de demain, par l'orgueil illusoire d'une grandeur qui ne sera peut-être jamais la vôtre ; moi, je suis celui qui est... Tous les hommes sont mes frères ; tous les pays me sont chers... Comme le vent du Sud, comme l'éclatante lumière du Midi, qui caractérise la pleine connaissance des choses et la communion active avec Dieu, je viens vers le Nord, vers la brume et le froid, abandonnant partout à mon passage quelques parcelles de moi-même, me dépensant, me diminuant à chaque station, mais vous laissant un peu de clarté, un peu de chaleur, un peu de force, jusqu'à ce que je sois enfin arrêté et fixé définitivement au terme des ma carrière, à l'heure où la rose fleurira sur la croix. Je suis Cagliostro.

Pourquoi vous faut-il quelque chose de plus ? Si vous étiez des enfants de Dieu, si votre âme n'était pas si vaine et si curieuse, vous auriez déjà compris ! »

CAGLIOSTRO (1786)

Ce texte de Cagliostro est extrait de l'ouvrage que le docteur Lalande (Marc Haven) avait consacré au *Maître inconnu Cagliostro*. Il a été publié par Philippe Encausse dans le numéro 2 de 1955 (page 106).

Éléments de concordance entre la symbolique biblique et la symbolique égyptienne



Par Patrick Négrier

Nous avons montré dans La Bible et l'Égypte[1] qu'ayant fait le voyage d'Égypte, Abraham, Joseph et Moïse empruntèrent à l'antique culture égyptienne les éléments symboliques et philosophiques avec lesquels ils contribuèrent eux-mêmes à codifier la pensée et la symbolique du culte religieux qui allait au fil du temps devenir celui de la religion juive.

Michel Baud confirme la présence et partant l'influence culturelles des Égyptiens des premières dynasties en ce territoire de Canaan qui serait plus tard occupé par les premiers Hébreux puis par le peuple israélite : « *De nombreux tessons au nom de Narmer ont été découverts en sud-Canaan, avec quelques empreintes de sceaux de ses successeurs de la 1re dynastie.* »[2] La réalité historique de l'influence culturelle de l'Égypte sur la culture biblique[3], confirmée par notre exégèse de la Bible qui raconte elle-même les étapes historiques de sa propre constitution, nous invite ici à compléter notre ouvrage mentionné ci-dessus en offrant aux lecteurs quelques témoignages supplémentaires de cette filiation culturelle entre la Bible et la symbolique de l'antique Égypte. Les articles ci-dessous ont été classés par ordre alphabétique de leur titre.

Ailes d'aigle de YHVH

Peu de temps après la sortie des hébreux hors d'Égypte, au mont Sinaï, YHVH évoque ses ailes d'aigle (Ex. 19,4 ; cf. aussi Deut. 32,10-14). À cette époque le peuple israélite avait déjà vécu pendant 430 ans en Égypte (Ex. 12,40-41) : au bout d'un séjour aussi long en Égypte le peuple israélite était donc complètement acculturé. Et c'est pourquoi la comparaison de YHVH à des ailes d'aigle dans le contexte de la sortie des Israélites hors d'Égypte doit être interprétée à la lumière de la culture égyptienne de la même époque. Dans cette culture, le fils du pharaon Osiris, Horus, était considéré dans son état-fonction de successeur du roi défunt comme le *fils du dieu Rê*[4], symbole de la vérité[5]. Mais quelle vérité symbolisait Rê ? Le Livre des morts égyptien présente Rê comme le père d'Amon dont la jambe[6], représentation de la Grande Ourse symbolisant les principes ontologiques, mon-

tre que la vérité symbolisée par Amon-Rê n'était autre que la vérité de l'Être. Ainsi la filiation du pharaon Horus à Amon-Rê renvoyait-elle à la conception égyptienne qui considérait le pharaon comme le fils de l'Être. Les anciens égyptiens représentaient le pharaon Horus (considéré comme l'incarnation de l'Être) par un aigle ou par un vautour, c'est-à-dire par un oiseau capable de voler dans le ciel, vraisemblablement parce qu'ils avaient déjà symbolisé les principes ontologiques par la Grande Ourse. Il apparaît donc que dans la Bible l'évocation des ailes d'aigle de YHVH (« Être éternel ») renvoyait au fait que dans l'Égypte antique l'aigle ou le vautour avait servi à symboliser le pharaon Horus considéré comme l'incarnation de l'Être. C'est pourquoi en Ex. 19,4 et en Deut. 32,10-14, le symbole ontologique des ailes d'aigle faisait référence au chef du peuple Moïse reconnu comme un « dieu » en Ex. 4,16 et en Ex. 7,1. Dernier point à examiner : la symbolisation du pharaon Horus (considéré comme l'incarnation de l'Être) par un aigle ou par un vautour ne se fondait pas uniquement par analogie sur l'élévation de la Grande Ourse (symbole de l'Être) dans le ciel ; elle se fondait aussi sur le fait que, de même que l'Être et son incarnation dans la personne du pharaon dégagent de l'Esprit (c'est à dire des influences historiques, contraignantes, et orientées) sur les êtres humains, de même les ailes du vautour ou de l'aigle (symbole du pharaon incarnant l'Être) dégagent du vent. Et c'est pourquoi dans la Bible les ailes d'aigle (figure reprise en Mt. 23,37 et en Lc 13,34 sous la forme des ailes de poule) symbolisant l'Être et son incarnation en la personne du chef du peuple Moïse (cf. Ruth 2,12 ; Ps. 17,8 ; 36,8 ; 57,2 ; 61,5 ; 63,8 ; 91,4) traduisaient également l'idée que l'Esprit procède tant de l'Être (appelé Père dans la Bible) que de son incarnation dans la personne du chef du peuple (appelé Fils par la Bible).

Benedictus

En Lc 1,72 le prêtre Zacharie, disant sous la motion de l'Esprit saint le *Benedictus*, mentionne cette expression : « *amour qu'il montre envers nos pères.* » Dans le *Benedictus*, cette expression renvoie structuralement à l'expression antérieure qu'elle commente : « *salut qui nous arrache à l'ennemi* » (Lc 1,71). Ce salut qui arrache à l'ennemi, et qui constitue un amour envers nos pères, c'est le salut qui résulte de la foi aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie (symbolisées dans la Bible comme dans l'Égypte antique par les quatre vents cardinaux) et en particulier de l'expérience au

cours de laquelle le sujet humain ayant commis un péché mortel apprend qu'il échappe à la mort corporelle qui aurait pu sanctionner son péché mortel. Lorsque le sujet humain a commis un péché mortel et réalise que la mort physique risque de sanctionner son péché mortel, il cherche à excuser son acte et est tenté, conformément au dogme du péché originel, d'attribuer la responsabilité de son péché mortel à ceux de ses ascendants et de ses éducateurs[7] auxquels il reproche de n'avoir rien fait pour le protéger des péchés mortels en installant dans sa psyché des marqueurs et des habitudes morales salutaires. *A contrario* lorsque le sujet humain apprend que la mort corporelle ne sanctionnera pas son péché mortel, il est heureux de constater que sa survie physique lui permettra d'achever normalement son destin et de réaliser par là le souhait de ses ancêtres défunts et de ses éducateurs : qu'il accède lui aussi à la vie éternelle, accomplissement qu'aurait évidemment annulé sa mort prématurée provoquée par son péché mortel. Or ce rapport entre expérience de l'Esprit de vie et confrontation du pécheur tant à la responsabilité de ses ancêtres (dogme du péché originel) qu'à l'exaucement final de leur vœu de salut pour leur descendant avait été exprimé dans le *Livre des morts égyptien* en ces termes : « *Je baise le vent d'est... j'empoigne le vent du nord... je saisis le vent d'ouest... je saisis le vent du sud... Et j'offre les vents aux imakhous [« vénérables défunts »].* »[8]

Brebis et vaches

Nomb. 18,17 affirme que le « bœuf » (personnifié dans la Genèse par Léah, « Vache », l'une des deux épouses de Jacob) et le « mouton » (personnifié dans la Genèse par Rachel, « Brebis », l'une des deux épouses de Jacob) sont « sacrés » (*qodesh*). C'était là un prolongement de la symbolique égyptienne qui avait symbolisé l'Esprit de vie par la tête du taureau Apis ou de la vache Hathor (c'est là l'origine de la croix symbolique dénommée *ankh*) ; qui avait symbolisé l'Être par la cuisse et par la jambe arrières de ces mêmes bovidés ; et qui avait symbolisé le chef d'État par le bélier Amon.

Bras au ciel

Le geste de Moïse levant les deux bras vers le ciel en Ex. 17,11-12 ne reproduisait pas seulement le geste de la prière des anciens égyptiens[9] qui représentait d'ailleurs le symbole du ka : il renvoyait par analogie à la symbolique des deux stèles verticales et parallèles des temples funéraires des pyramides[10].

ÉLÉVATION SUIVIE DE LA RETOMBÉE

Le geste du prophète Elie inclinant au sommet du mont Carmel sa tête vers la terre avant la tombée de la pluie (I Rois 18,42) n'annonçait pas seulement la forme analogue de la canne du berger-prophète Elisée posée par son serviteur sur le visage d'un adolescent en proie à l'asthénie (II Rois 4,29-31) ; ces deux figures analogues du geste d'Elie et de la canne d'Elisée étaient des tracés qui renvoyaient à leur modèle commun : l'hiéroglyphe égyptien du son *s* signifiant « elle », symbole de l'élévation vers les principes ontologiques (signifiés dans la Bible comme dans l'Égypte antique par les deux Ourses boréales) suivie de la redescente sur terre (symbole de la guerre sainte figurée dans la Bible par les flots descendants comme elle était figurée dans l'Égypte antique par la descente du fleuve Nil).

CHACAL

Les mentions bibliques du chacal (Job 30,29 ; Ps. 44,20 ; Is. 13,22 ; 34,13 ; 35,7 ; 43,20 ; Jér. 9,10 ; 10,22 ; 14,6 ; 49,33 ; 51,37 ; Lam. 4,3 ; Mic. 1,8 ; Mal. 1,3) renvoyaient à la figure égyptienne du chacal Anubis, symbole de l'esprit du mal[11].

CUISSES DU NORD

Les emplois bibliques des mots *yarek* (« cuisse », « côte ») et *yarekah* (« flanc », « côté ») renvoyaient à la cuisse ou à la jambe qui dans l'Égypte antique représentaient les deux Ourses boréales, symboles des divers aspects de l'Être. Le Livre des morts égyptien contient ce passage : « *Je suis passé par la ville septentrionale... Qu'as-tu vu là-bas ? – La Jambe et la Cuisse.* »[12] Au reste la Bible mentionne elle-même l'expression *yareketey tsaphôn* (« cuisses du nord ») qui atteste que par cette expression la Bible entendait désigner les deux Ourses boréales symboles de l'Être. Signification évidemment applicable à la « cuisse » (*meron*) mentionnée en Apo. 19,16.

HOLOCAUSTE, ARC-EN-CIEL ET OMÉGA

Lorsqu'en Gen. 8,20-22 l'écrivain sacré évoque l'holocauste accompli par Noé, il emploie au verset 21 le qualificatif *nîhah* (« apaisant »). Il faisait là référence au trajet symbolique de la fumée de l'holocauste qui montait au ciel avant de redescendre sur terre sous forme de pluie, cycle évapora-

tion/condensation sensé symboliser le pouvoir qu'a tout sacrifice réel présent (c'est à dire toute sanctification présente instrumentalisée par le sacrifice rituel) de pérenniser demain la vie sur terre. Tout sacrifice réel présent est « apaisant » au sens où il contribue à pérenniser demain la vie sur terre. Or ce rôle « apaisant » (*nîhah*) de tout sacrifice réel renvoyait vraisemblablement à l'hiéroglyphe égyptien hotep signifiant « satisfait »[13]. Ce hiéroglyphe représentait précisément un pain d'offrande placé sur une natte enroulée. Ce pain d'offrande sur une natte enroulée renvoyait lui-même à la symbolique égyptienne des stèles-fausses-portes dont le linteau en forme de tore représentait une natte enroulée, fausses-portes qui étaient surmontées d'une scène représentant un banquet au cours duquel un sujet humain consommait des pains, symboles des divers aspects de l'Être. Or dans cette symbolique égyptienne, si la natte était enroulée, ce n'était pas seulement pour symboliser la sortie du sujet humain hors du sommeil de l'égoïsme ; la natte enroulée qui avait servi de modèle au linteau des stèles-fausses-portes représentait plus précisément une natte-fenêtre relevée, signe que le sujet humain s'apprêtait à sortir dehors. Or cette sortie au jour était dans la pensée des anciens égyptiens destinée à assurer la guerre sainte contre les causes spirituelles des méfaits. Comme le dit le *Livre des morts* égyptien, sortir au jour permet de « *disposer de son ennemi* »[14]. Noter que ce symbolisme commun à l'hiéroglyphe *hotep* et à l'holocauste de Noé se retrouve dans la figure de l'arc-en-ciel évoquée en Gen. 9,8-17 ; arc-en-ciel qui, structuralement analogue au trajet ascendant et descendant de l'holocauste, ainsi qu'au tracé de l'hiéroglyphe *hotep*, semble avoir été également analogue au tracé de la lettre grecque Oméga (Apo. 1,8 ; 21,6 ; 22,13) qui reprenait lui-même la forme de l'anneau égyptien *shen*.

Larmes recueillies dans des outres

Le recueillement des larmes dans une outre (Ps. 56,9) était un emprunt à l'Égypte antique qui représentait les larmes du faucon Horus tombant dans des réservoirs prévus à cet effet (cf. l'exemplaire du British museum à Londres) : c'était là un symbole du principe selon lequel les larmes issues des épreuves de la vie ne doivent pas demeurer vaines et stériles mais au contraire être précieusement recueillies par la mémoire de manière à inspirer la guerre sainte contre les causes spirituelles des maux qui éprouvent l'humanité.

Lettre beyt

Dans l'alphabet hébreu le tracé de la lettre *beyt* (« maison ») représentait de manière exacte et fidèle le profil du dais ou pavillon qui était utilisé dans l'Egypte antique pour le couronnement du roi et pour les fêtes jubilaires de ce couronnement lors de la fête *Sed*. Il semble qu'un dais ait été utilisé lors des cérémonies royales en référence à la signification étymologique du mot pharaon (*pir-ô* : « grande maison »)[15], laquelle pointait vers l'idée qu'en qualité de fils du Dieu, c'est à dire d'incarnation de l'Être, le pharaon sert d'inhabitation à l'Être (notion d'oint entendu au sens d'éminence).

Lettre guimel

Le tracé de la lettre hébraïque guimel reprenait le modèle fourni par la représentation du sceptre séthien dénommé *ouas*, harpon à hippopotame surmonté d'une tête de chacal. Ce sceptre *ouas* symbolisait le pouvoir qu'a l'esprit du mal (signifié par la base du sceptre en forme de harpon) de provoquer l'élévation, c'est à dire l'universalisation de la conscience (signifiée par l'élévation d'une tête de chacal au sommet de ce sceptre), universalisation qui traduisait elle-même l'accès à la compréhension des principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses boréales.

Lettre shin

En hébreu c'est la même racine *ShN* qui désigne à la fois la « dent » (*shen*) et le chiffre « deux » (*sheney*) : cette double sémantique de la racine hébraïque *ShN* s'explique par le modèle du tracé de la lettre *shin* qui n'en offre qu'une représentation inversée : les « deux » stèles en forme de « dent » des temples funéraires des pyramides de l'ancien empire dont l'une se rapportait aux mystères de l'Esprit de vie, et l'autre aux mystères de l'Être. Parmi les diverses versions bibliques de ces deux stèles égyptiennes, se trouvent les deux « rochers » en forme de « dent » de I Sam. 14,4-5 qui renvoyaient eux aussi par analogie à ce modèle égyptien (les deux stèles des temples funéraires des pyramides), comme l'indiquent d'une part leurs noms respectifs (dénomination qui inspirera plus tard celle de leurs *analogon* : les deux colonnes Yakin et Boaz du temple de Salomon), et d'autre part leurs situations géographiques respectives. Selon I Sam. 14,4 ces deux rochers en forme de « dent » (*shen*) s'appelaient l'un *Bôtsets* (« en lui brille ») et l'autre *Seneh* (« Buisson ») : leurs significations renvoyaient au modèle fourni par le buisson ardent du mont Horev ou Sinaï où l'Être s'était révélé à Moïse (Ex. 3,2.14). Par ailleurs selon I Sam. 14,5 l'un de ces deux rochers en

forme de « dent » se trouvait au « nord » (*tsaphôn*) et l'autre au « midi » (*negev*). Or dans la symbolique égyptienne, la première stèle des temples funéraires des pyramides se référait aux mystères de l'Esprit de vie symbolisés par les quatre points cardinaux, cycle du soleil particulièrement visible lors du solstice d'hiver qui occupe le nord dans l'année, cependant que la seconde stèle des temples funéraires des pyramides se référait aux mystères de l'Être symbolisés d'une part par les quatorze phases de la lunaison croissante et d'autre part par les quatorze étoiles des deux Ourses boréales, astres qui occupent dans le ciel la position du zénith particulièrement sensible le jour du solstice d'été lorsque le soleil à midi atteint son zénith. Notons que ces deux rochers de I Sam. 14,4-5 constituent l'un des modèles du nom hébreu de *Képhas* (« rocher » ; en grec : Petros) attribué par Jésus de Nazareth à Simon-Pierre.

Linceul enroulé

Après la résurrection de Jésus de Nazareth, les apôtres Simon-Pierre et Jean pénétrant dans le tombeau où Jésus avait été enterré virent le suaire de la tête roulé à part (Jn 20,7). Le rapport établi entre le suaire, la tête et le fait d'être roulé renvoyait à la symbolique égyptienne des stèles-fausses-portes. Ces fausses-portes représentaient l'occident, symbole du soir pendant lequel le pharaon Osiris avait été assassiné. Ces fausses-portes étaient surmontées d'un linteau en forme de tore représentant une natte enroulée, symbole du fait que le meurtre du pharaon Osiris avait été l'occasion de faire sortir les sujets humains du sommeil de leur égoïsme en les relevant, c'est à dire en universalisant leur conscience par la révélation des principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses boréales, universalisation de la conscience symbolisée dans les stèles-fausses-portes par la scène de banquet représentée au sommet de ces fausses-portes. Cette scène montrait le sujet humain assis sur un trône (symbole de son obéissance aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie) et mangeant des pains ainsi qu'une jambe de bœuf, deux aliments qui symbolisaient les divers aspects de l'Être. Or de même que le suaire du prince Jésus de Nazareth condamné à mort par les juifs renvoyait par analogie au meurtre du pharaon Osiris, de même le roulement du suaire de Jésus renvoyait par analogie au linteau des stèles-fausses-portes en forme de natte enroulée, cependant que la tête de Jésus qu'enroulait ce suaire renvoyait par analogie à l'universalisation de la conscience symbolisée par la scène de banquet représentée au sommet des stèles-

fausses-portes. Noter que si les trois Evangiles synoptiques ne mentionnent pas le suaire de la tête décrit par Jean comme étant enroulé, ils reprennent cependant la même symbolique puisqu'ils mentionnent plusieurs figures symboliques analogues : le roulement de la pierre du tombeau (Mt. 28,2 ; Mc 16,3-4 ; Lc 24,2), la Galilée (nom signifiant « cercle » et symbolisant l'universalité : Mt. 28,7.10.16 ; Mc 16,7 ; Lc 24,6), le relèvement de Jésus de Nazareth, figure de l'universalisation de sa conscience (Mt. 28,6-7 ; Mc 16,6 ; Lc 24,6.34), et enfin le banquet (Mc 16,14 ; Lc 24,30.35.41-43), thème du banquet d'ailleurs également repris par Jean en Jn 21,5-13. Autant de figures qui renvoient directement à la symbolique des stèles-fausses-portes des mastabas égyptiens, ce qui prouve combien les Évangiles ne devaient pas être interprétés à la lettre mais de manière symbolique à la lumière de l'antique symbolique égyptienne.

Marie mère de Jésus de Nazareth

Aux noces de Cana Marie, la mère du prince Jésus de Nazareth, avait dit aux servants : « *Faîtes tout ce qu'il vous dira* » (Jn 2,5). C'était là un prolongement d'une tradition de l'Égypte antique selon laquelle la reine mère, c'est-à-dire la mère du prince héritier du trône, était dite « *celle pour qui toute chose qu'elle ordonne doit être accomplie* »[16].

Nébride et ephod

Les chasseurs de la préhistoire ayant fait l'expérience de l'Esprit de vie au cours de leurs chasses pendant lesquelles ils risquaient d'être tués par les animaux sauvages qu'ils chassaient, les anciens eurent l'idée de symboliser l'expérience de l'Esprit de vie par le port rituel d'une peau d'animal sauvage ou nébride, symbole de l'issue salutaire de cette expérience (cf. Gen. 3,21). Étudiant la culture égyptienne de la IIIe dynastie, Michel Baud a évoqué « *la double peau de panthère du prêtre Ankh et ses éléments d'épaule* »[17]. Si les anciens égyptiens soulignèrent dans la nébride le rôle des épaules, c'est parce que l'expérience de l'Esprit de vie constitue une onction qui permet à l'Esprit de vie de pénétrer dans l'être humain, cette pénétration ayant été comparée à celle de l'air dans les poumons, et c'est pourquoi ils estimèrent nécessaire de mettre en évidence les épaules dans le port rituel de la nébride symbolisant l'onction spirituelle. Et c'est précisément ce rôle des épaules dans le port rituel des nébrides égyptiennes qui se trouve à l'origine de la conception biblique de l'éphod du grand-prêtre (Ex. 28,6-14).

Nourriture et vie éternelle

Jésus de Nazareth proclama que quiconque mangerait du pain qu'il était lui-même vivrait éternellement (Jn 6,48-58). C'était là une reprise du propos du *Livre des morts* égyptien : « *J'ai mangé le cuisseau, j'ai consommé la patte (du bœuf)... On m'a donné une éternité sans limites ; je suis certes celui qui* a reçu en héritage l'éternité, celui à qui a été donnée la pérennité »[18].

Quatre

« *Quatre était l'homme le plus grand parmi ceux qui portent le collier* » (Jos. 14,15). Comme l'indique Gen. 41,42, le port du collier était en Égypte réservé aux princes. Ce collier symbolisait par son aspect descendant, exactement comme la barbe postiche du pharaon (détail repris dans la Bible sous la forme de la barbe du grand-prêtre Aaron en Ps. 133,2), ou encore comme la descente du fleuve Nil (détail repris dans la Bible sous la forme des diverses figures de flots descendants), les quatre modalités spirituelles par lesquelles les notables mènent la guerre sainte contre les causes spirituelles des méfaits. Ces quatre tactiques spirituelles se trouvent symbolisées en Gen. 2,10-14 par les quatre fleuves du jardin de délices ; ce sont « Excommunication » (fleuve Pîshôn), « Sainte colère » (fleuve Gîhôn), Exemplarité éthique (symbolisée par le caractère contagieux du parfum de la « bruyère » : fleuve Hideqel), et enfin « Conception » et éducation d'un enfant en vue d'en faire un saint utile à la rédemption du monde (fleuve Perat). Cependant si le nombre quatre peut être interprété en Jos. 14,15 comme une expression des quatre tactiques de la guerre sainte auxquelles devaient se consacrer ceux qui portent le collier, il n'en demeure pas moins que ces princes devaient par ailleurs se consacrer à quatre autres tâches spirituelles. Le pilier djed des anciens égyptiens figurait un arbre orné à son sommet de quatre traits horizontaux et superposés qui faisaient mémoire des quatre vertus cardinales (tempérance, justice, prudence, et force) par lesquelles l'être humain obéit aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie, l'élévation de ces quatre vertus cardinales au sommet d'un arbre (figure de l'axe polaire) faisant allusion au fait que ce sont ces quatre vertus cardinales qui sont appelées à permettre à l'être humain d'assumer les divers aspects de l'Être précisément symbolisés au sommet du ciel par les diverses étoiles des deux Ourses boréales. Noter que cette idée de l'obéissance aux divers aspects de l'Être par la médiation des quatre vertus cardinales

avait été exprimée en Égypte sous d'autres formes : c'est ainsi qu'un pyramidion à quatre côtés couronnait le sommet des pyramides de l'ancien empire ; qu'un trône symbolisant par ses quatre côtés cardinaux les quatre vertus cardinales se trouvait représenté au sommet des stèles-faussesportes des mastabas ; et qu'à l'époque ptolémaïque les chapiteaux des colonnes hathoriques représentaient quatre visages cardinaux de la vache Hathor, symbole des quatre modalités typiques de l'Esprit de vie. Ce rapport en Jos. 14,15 entre le nombre quatre et l'élévation des quatre vertus cardinales au plan des principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses est d'autant plus probable qu'il semble confirmé par l'emploi de l'expression « *le plus grand* » dans ce même verset. Symbolique reprise en I Rois 7,19 qui précise que les chapiteaux des colonnes Yakin (« *Il stabilisera* ») et Boaz (toutes deux *analogon* de l'arbre qu'était le pilier djed dont le nom signifiait « stabilité »)[19] mesuraient « quatre coudées ».

Reine de Saba et étoile égyptienne séba

I Rois 10,1-13 raconte la visite de la reine de Saba au roi Salomon pour l'éprouver. Qu'était exactement cette reine de Saba ? Michel Baud écrit : « *Djeser crée... un... domaine baptisé 'Horus, étoile qui préside au ciel'* [séba Hor khenty pet] *en fonction d'une tradition qui met systématiquement en jeu le nom de ce dieu et, plus récemment, l'associe à l'étoile.* »[20] Horus, fils du pharaon Osiris décédé, figurait le prince héritier légitime du trône d'Égypte, et la pérennisation de l'état-fonction de roi. En qualité de prince héritier du trône, Horus était comparé à l'étoile polaire dont la position centrale dans le ciel symbolisait l'obéissance du pharaon aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie (pratique des quatre vertus cardinales), et dont l'élévation dans le ciel signifiait l'accès du pharaon aux principes ontologiques symbolisés par les quatorze étoiles des deux Ourses boréales (nous retrouvons cette symbolisation du chef du peuple par l'étoile polaire en Gen. 37,5-10). Or ce complexe sémantique du mot égyptien séba semble devoir éclairer l'origine étymologique de trois mots hébreux de forme analogue.

Tout d'abord le rapport intrinsèque entre le mot séba signifiant « étoile » et les quatorze étoiles des deux Ourses boréales appelle un rapprochement entre ce mot *séba* et le mot hébreu *sheva'* (*shin, beyt, ayin*) signifiant « sept ». Ensuite il semble que ce soit ce mot *séba* (« étoile ») qui ait été à l'origine des noms de pays et de peuple *sheva'* (*shin, beyt, 'aleph*) et *seva'* (*samek,*

beyt, 'aleph) qu'on rencontre dans la Bible. En effet ces deux noms *sheva'* et *seva'* se trouvent associés dans deux versets de la Bible (Gen. 10,7 et Ps. 72,10) où ils désignent les patries de rois et de l'or (Ps. 72,15), matériau symbolisant la lumière. Le mot *sheva'* (*shin, beyt, ayin*) signifiant « sept », les deux associations des noms *sheva'* (*shin, beyt, 'aleph*) et *seva'* (*samek, beyt, 'aleph*) ne sont donc pas sans évoquer les deux « septénaires » « d'étoiles » que sont les deux Ourses boréales. Et c'est pourquoi nous pouvons en déduire qu'il existait un rapport intrinsèque entre la reine de Saba et les deux septénaires d'étoiles composant les deux Ourses boréales, symboles dans la Bible (cf. Apo. 1,16) comme dans l'Égypte antique des quatorze aspects de « l'Être éternel » (YHVH).

Ce rapport intrinsèque entre la reine de Saba (c'est à dire séba : « étoile ») et les deux « septénaires » « d'étoiles » composant les deux Ourses symboles de l'Être (Is. 60,6 établit d'ailleurs un rapprochement entre Saba et la publication des louanges de YHVH) nous éclaire directement sur le genre exact d'épreuve que la reine de Saba fit subir au roi Salomon. En effet la reine de Saba arriva à Jérusalem « *avec une armée lourde* (behayil kaved) » mais aussi avec des baumes, de l'or, et des pierres précieuses (I Rois 10,2). Si les baumes, l'or et les pierres précieuses servirent à la reine de Saba pour éprouver les vertus cardinales du roi Salomon en tentant ses désirs de péchés mortels comme l'avarice ou l'envie ou encore la luxure (puisqu'elle était une femme), en retour son « armée lourde » servit à la reine de Saba pour éprouver les vertus métaphysiques du roi Salomon. C'est qu'en qualité de reine de Saba (nom qui faisait référence aux deux Ourses symboles de l'Être), cette reine connaissait les divers aspects de l'Être et pratiquait elle-même les diverses vertus métaphysiques. Et c'est parce qu'elle connaissait l'Être et pratiquait les vertus métaphysiques qu'elle put dans ce domaine éprouver les vertus métaphysiques du roi Salomon en lui représentant une menace par la présence de son « armée lourde ».

Secouer sa poussière

En Mt. 10,14 Jésus de Nazareth conseilla à ses disciples de secouer la poussière de leurs pieds lorsqu'ils sortiraient d'une maison ou d'une ville qui auraient refusé de les accueillir et d'écouter leurs paroles. C'était là une reprise du *Livre des morts égyptien* qui exposait : « *Je me mets debout, je secoue ma poussière.* »[21]. Dans la pensée des anciens égyptiens, se relever,

c'était sortir du sommeil de l'égoïsme lié au monde des désirs pour s'élever jusqu'au monde des devoirs, d'une part en universalisant sa conscience grâce à la connaissance des principes ontologiques, et d'autre part en devenant altruiste par la conformation personnelle à ces principes ontologiques. Or ce relèvement symbolique, qui se manifestait concrètement par le pardon (lequel consiste à ne pas rendre le mal pour le mal), avait d'abord pour but de permettre à l'innocent injustement persécuté par les méchants de sauver sa vie en demeurant patient dans l'épreuve imposée par les méchants (Lc 21,19).

Signes des temps et dernière cène de Jésus de Nazareth

Les divers passages des Evangiles synoptiques sur les « signes des temps » (Mt. 12,38-39 ; 16,1-4 ; Mc 8,10-13 ; Lc 11,16.29 ; 12,54-56) ne doivent pas être interprétés isolément les uns des autres car ils forment ensemble autant de composants d'un puzzle unique, et c'est pourquoi il faut les interpréter les uns à la lumière des autres car les informations qu'ils véhiculent sont complémentaires et toutes indispensables à la compréhension exacte et ultime de ces « signes des temps ». Ce thème avait une origine égyptienne, et c'est pourquoi nous devons ici apporter les éclaircissements suivants. De même que le soleil couchant couleur rouge sang précède la nuit où apparaissent les étoiles, laquelle nuit s'efface pour laisser place au soleil levant qui, parvenu à son zénith, redescend sur terre pour darder ses rayons, de même le meurtre sanglant du pharaon Osiris lors du festin vespéral (modèle originel de la dernière cène du prince Jésus de Nazareth avant sa Passion sanglante) est sensé révéler les principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses boréales, laquelle révélation de l'Être pousse Horus le fils et successeur du pharaon défunt à venger le meurtre de son père en se relevant lui-même, c'est à dire en universalisant sa conscience par sa conformation personnelle aux principes ontologiques, cela précisément pour mener la guerre sainte en vue d'opposer un frein à la propagation du mal[22].

Soleil et lune

Jos. 10,12-14 expose : « *Alors Josué parla à YHVH... Soleil sur la colline arrête-toi, et toi lune sur la vallée de la force ! Le soleil s'arrêta et la lune se tint immobile jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit sur le livre du juste ? Le soleil se tint immobile au milieu du ciel et retarda son coucher près d'un jour entier. Et il n'y eut pas de jour comme celui-là, ni avant ni après, où YHVH obéit à la voix d'un homme.* »

Comment interpréter ce récit ? La figure du soleil s'arrêtant sur la colline reprend la symbolique égyptienne que nous avons expliquée plus haut à l'article « Quatre » : dans la Bible comme dans l'Égypte antique, le soleil parcourant les quatre points cardinaux (parcours rendu le plus visible dans le cycle annuel du soleil pendant le jour du solstice d'hiver) symbolisait en premier lieu les quatre modalités typiques de l'Esprit de vie qui poussent l'être humain à leur obéir en pratiquant les quatre vertus cardinales[23], vertus cardinales dont le non-désir et dont le non-agir avaient été ritualisés dans l'Égypte antique par le fait de s'asseoir sur un trône, et dans le judaïsme par le repos du shabbat. L'arrêt du soleil en Jos. 10,12-14 reprenait cette même symbolique. Quant au fait que le soleil s'était arrêté « sur la colline », c'était là une figure d'élévation symbolisant l'accès de la conscience aux principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses boréales. Noter à ce propos que dans le cycle annuel du soleil, c'est très précisément le jour du solstice d'été que le soleil atteint son zénith (comme s'il se trouvait au sommet de la colline du ciel) tout en semblant s'y immobiliser. Mais comment interpréter l'immobilisation de la lune sur la vallée de la force ? Jos. 10,13 précise que pendant ce temps le peuple israélite se vengea de ses ennemis qui avaient attaqué un de ses alliés (Jos. 10,1-5). Dans ce contexte de menace de néantisation, la seule issue possible était de recourir à la vertu salvifique de « l'Être » (YHVH). Or les anciens égyptiens avaient symbolisé les divers aspects de l'Être par les quatorze étoiles des deux Ourses boréales, mais aussi par les quatorze phases de la lune croissante. L'immobilisation de la lune désignait donc en Jos. 10,12-14 le jour de la pleine lune qui, ayant atteint sa plénitude après quatorze jours de croissance, symbolisait les quatorze aspects de l'Être, seul recours possible contre les risques d'anéantissement par les ennemis.

Théologales

Les trois vertus théologales mentionnées par Paul de Tarse en I Cor. 13,13 (*pistis, elpis, agapé* : « *foi, espérance, charité* ») exprimaient en termes grecs ce que les anciens égyptiens appelaient « *Vie, santé, force* »[24]. En effet l'humain sauve sa vie en échappant aux péchés mortels par l'obéissance de la foi aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie (pratique des quatre vertus cardinales). L'humain injustement persécuté par les méchants conserve sa santé dans cette épreuve en plaçant tout son espoir dans la vérité, c'est à dire dans l'Être. Et enfin l'ensemble de l'humanité conserve sa force lorsqu'elle mène la guerre sainte contre les causes spirituelles des méfaits, objectif essentiel de la

charité typifiée en Gen. 2,10-14 par les quatre fleuves du jardin de délices.

TOMBEAU VIDE

Au matin de la résurrection, le tombeau prêté par Joseph d'Arimathie pour l'enterrement du prince Jésus de Nazareth (Mt. 27,57-60) fut trouvé vide (Mt. 28,6 ; Mc 16,6 ; Lc 24,3.6 ; Jn 20,2). Cet élément était un emprunt à la culture de l'Égypte antique. Michel Baud rapporte au sujet des monuments funéraires royaux de la IIIe dynastie : « *Ces mastabas abritent... curieusement un caveau alors que le corps du roi est confié à celui de la pyramide... Alors qu'il est certain que le caveau de la pyramide était destiné à abriter la momie royale... sa copie du tombeau sud est apparue totalement vide.* »[25] Si les anciens égyptiens avaient décidé de construire d'une part un caveau sud destiné à demeurer vide, et d'autre part un caveau destiné sous la pyramide à abriter la momie du roi défunt, c'est parce qu'ils cherchaient à signifier par ces monuments deux idées distinctes : d'abord l'idée qu'en qualité de corps mort, le corps du roi défunt était désormais vidé de ses facultés psychiques (éteintes) et de son esprit (reposant désormais sur le successeur vivant du roi défunt) ; et ensuite l'idée que le roi, n'étant pas un homme ordinaire mais le fils de Dieu (c'est à dire une incarnation de l'Être), n'est pas d'abord de nature charnelle mais bien plutôt d'abord de nature divine, qu'il constitue dans sa personne visible (intellectuelle et morale) une théophanie, c'est à dire une manifestation didactique de Dieu (idée reprise en Jn 14,9), et qu'en sa qualité d'épiphanie du divin, son corps même défunt peut continuer à servir de symbole du divin. Et c'est pourquoi la momie du roi défunt était utilisée à titre de symbole dans ce complexe symbolique qu'était la pyramide. Dans cette optique, le caveau sud du roi défunt devait rester vide pour signifier d'une part l'absence du roi défunt et d'autre part le caractère non charnel du roi dont la filiation divine fait de lui une incarnation intellectuelle et morale de l'Etre ; incarnation royale de l'Être précisément signifiée par l'ensemble de la symbolique qui était plaquée sur la momie du roi défunt enterré dans ce complexe signifiant qu'était le complexe funéraire de l'ancien empire avec sa chaussée montante, son temple funéraire, sa pyramide et enfin son temple bas dit « de la vallée ». Notons que si le tombeau prêté par Joseph d'Arimathie fut trouvé vide à l'instar du caveau sud des anciens pharaons, c'est parce que conformément à une pratique qui eut cours à une époque chez les anciens égyptiens, le corps défunt de Jésus de Nazareth en avait été enlevé et transporté ailleurs en secret, comme le suggèrent Matthieu (Mt. 27,64 ; 28,12-15) et Marie de Magdala (Jn 20,2).

Transfiguration

Jésus de Nazareth, descendant direct du prince Abraham, n'était pas seulement un prince parmi d'autres ; en sa qualité de descendant direct du roi David et de fils unique de Joseph, il était le prince héritier légitime (mais non légal) du trône d'Israël. Lorsqu'il fut transfiguré probablement sur le mont Tabor ou sur le mont Hermon, il se trouvait en compagnie de trois de ses disciples (Simon-Pierre, Jacques le majeur et Jean) ; ses vêtements devinrent blancs comme la lumière ; et Simon-Pierre chercha à construire une tente pour Jésus de Nazareth (Mt. 17,1-9). Or cette transfiguration du prince héritier du trône d'Israël, Jésus de Nazareth, reprenait trait pour trait la cérémonie égyptienne de la fête Sed au cours de laquelle le roi fêtait le jubilé de son accès au trône et de son couronnement. Lors de cette fête jubilaire, le pharaon en habit blanc[26] montait les escaliers le conduisant sous un dais où il était réintronisé deux fois en référence au fait qu'il était investi dans sa fonction par les deux parties du pays, la Haute et la Basse Égypte[27]. L'habit blanc du pharaon fêtant son jubilé royal servit de modèle à la blancheur des habits du prince Jésus de Nazareth ; l'ascension des escaliers par pharaon servit de modèle à la figure de la montagne de la transfiguration ; et le dais jubilaire du pharaon servit de modèle à la tente que Simon-Pierre chercha à bâtir pour le prince Jésus de Nazareth.

Trésor du ciel

La notion de « trésor du ciel » (Deut. 28,12) a été réutilisée par Jésus de Nazareth (Mt 19,21 ; Mc 10,21 ; Lc 18,22). Pour comprendre cette notion, il est nécessaire de se référer à l'antique culture égyptienne. C'est dans les Textes des pyramides que nous trouvons deux expressions attestant l'existence d'un lien entre les pierres précieuses et les étoiles du ciel : « malachite, turquoise of the stars » ; et aussi : « the turquoise of the stars »[28]. Le lien symbolique établi par les anciens égyptiens entre les pierres précieuses et les étoiles est décisif. En effet les quatorze étoiles des deux Ourses boréales ayant symbolisé dans l'ancienne Égypte les divers aspects de l'Être que sont les quatorze kas[29], il est donc possible d'interpréter les quatorze pierres précieuses de l'éphod et du pectoral du grand-prêtre Aaron (Ex. 28,9.17-20) comme des références aux quatorze étoiles des deux Ourses symbolisant les quatorze composantes de « l'Être éternel » (YHVH). Symbolisme ontologique des pierres précieuses de l'éphod et du pectoral du grand-prêtre juif

nécessairement applicable à plusieurs motifs néotestamentaires analogues comme la comparaison du royaume « des cieux » à un « trésor caché » (Mt. 13,44), ou encore la comparaison du royaume « des cieux » à une « perle de grand prix » (Mt. 13,45-46), ou bien encore les divers matériaux composant la Jérusalem descendant « du ciel » sur terre, ville sainte dont « l'éclat est semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin » (Apo. 21,11), ville dont la muraille est en jaspe semblable à du verre pur, ville enfin dont les assises sont parées de douze pierres précieuses, et dont les douze portes sont douze perles (Apo. 21,18-21).

Trône

En Ex. 24,10 la vision de l'elohîm se trouve décrite en ces termes : « *Ils voient les vertus (*'elohîm*) d'Israël et sous ses pieds comme une facture en briques de saphir, comme l'os des cieux en pureté.* » Or cette description, qui mentionne des pieds reposant sur le marchepied d'un trône, et représente donc l'elohîm sous la forme d'un corps humain assis sur un trône, est un emprunt direct à la sculpture égyptienne qui représentait le dieu sous la forme de son incarnation humaine, assise sur un trône doté d'un marchepied (image reprise par Jésus de Nazareth en Mt. 5,34-35). Comment interpréter cette vision symbolique ? Nous savons que dans la Bible les « vertus » (*'elohîm*) procèdent de « l'Être » (YHVH) et de « l'Esprit » (*rouah* ou *neshamah*). L'attribution de pieds à la Trinité est le signe que par « vertus » métaphysiques et spirituelles ('elohîm) d'Israël l'auteur sacré entendait probablement parler ici de leur incarnation en le chef de clan qu'était Israël, c'est-à-dire le patriarche Jacob (Gen. 32,29). Ce patriarche Jacob est ici décrit comme un pharaon assis sur un trône doté d'un marchepied. Dans la symbolique égyptienne de l'antiquité, la forme cubique du trône symbolisait les quatre vertus cardinales par lesquelles l'humain obéit aux quatre modalités de l'Esprit de vie ; cependant que le marchepied du trône renvoyait à la notion d'élévation, c'est à dire d'universalisation de la conscience comprise au sens d'accès à l'intelligence de l'Être. De fait Ex. 24,10 contient deux éléments qui confirment la présente interprétation. D'abord la mention du saphir renvoie à l'analogie que les anciens égyptiens avaient relevée ou établie entre les pierres précieuses et les étoiles du ciel : or dans l'Égypte antique les étoiles des deux Ourses boréales symbolisaient les divers principes ontologiques. Et ensuite la mention de « l'os » du ciel renvoie comme ses *analogon* (Gen. 2,21 ; 7,13 ; 17,23.26 ; 32,32 ; 50,25 ; Ex. 12,17) à la figure

égyptienne du pilier djed qui représentait la colonne vertébrale du pharaon Osiris, colonne vertébrale dont le relèvement signifiait l'élévation vers les

---

[1] *Montmorency, Ivoire-clair 2002.*
[2] *Michel BAUD,* Djéser et la III° dynastie, *Paris, Pygmalion 2002, p. 270.*
[3] *Question discutée dans : COLLECTIF, De Bible et d'Égypte, revue* Mélanges de science religieuse, *Université catholique de Lille 2002, n° 2.*
[4] *Marie-Ange BONHEME et Annie FORGEAU,* Pharaon, les secrets du pouvoir, *Paris, Armand Colin 1988, p. 63.*
[5] Le Livre des morts des anciens égyptiens *chap. 97, trad. Paul Barguet, Paris, Cerf 1967, rééd. 1998, p. 130.*
[6] *Ibid., chap. 168, p. 247.*
[7] *C'est vraisemblablement le caractère angoissant de cette situation existentielle qui contribua à promouvoir aux XVI*e *et XVII*e *siècles une réflexion générale de nombre de théologiens et de philosophes sur le poids de la grâce, les luthériens (cf. LUTHER,* Le Serf-arbitre*), les calvinistes et Thomas Hobbes mais aussi les jansénistes étant sensibles au rôle déterminant de la prédestination et de la nécessité, tandis qu'Erasme, les arminiens et les catholiques dont Malebranche (*Traité de la nature et de la grâce*) préféraient demeurer fidèles à la théorie du caractère persistant et inaliénable du libre-arbitre.*
[8] Le Livre des morts des anciens égyptiens, *op. cit., chap. 70, p. 109.*
[9] *« Enseignement d'Ani » dans* Sagesses de l'Égypte pharaonique, *trad. Pascal Vernus, Paris, Imprimerie nationale 2001, p. 251.*
[10] Le Livre des morts des anciens égyptiens, *op. cit., chap. 18, p. 65.*
[11] *Ibid., chap. 17, p. 62.*
[12] *Ibid., chap. 125, p. 163.*
[13] *Ibid., chap. 110, p. 145.*
[14] *Ibid., chap. 65, p. 105.*
[15] *Georges POSENER, art. « Pharaon » dans Dictionnaire de la civilisation égyptienne, Paris, Hazan 1988, p. 218.*
[16] *Michel BAUD, op. cit., p. 82.*
[17] *Ibid., p. 242.*
[18] Le Livre des morts des anciens égyptiens, *op. cit., chap. 62, p. 95.*
[19] *Manfred LURKER,* The Gods and symbols of ancient Egypt, *London, Thames & Hudson 1991, p. 47.*
[20] *Michel BAUD, op. cit., p. 190.*
[21] Le Livre des morts des anciens égyptiens, *op. cit., chap. 68, p. 108.*
[22] *Ibid., chap. 18, p. 65.*
[23] *Ibid., chap. 15 p. 46, et chap. 17 p. 61.*
[24] *Ibid., chap. 99, p. 137.*
[25] *Michel BAUD, op. cit., p. 165.*
[26] *Georges GOYON,* Le Secret des bâtisseurs des grandes pyramides. Khéops, *Paris, Pygmalion 1990, rééd. 1997, p. 251.*
[27] *Michel BAUD, op. cit., p. 110.*[28] *R.O. FAULKNER,* The Ancient egyptian pyramid *texts n° 350 et 352, Oxford, Clarendon press 1969 and 1998, p. 112.*
[29] Le Livre des morts des anciens égyptiens, *op. cit., chap. 15, p. 46.*



« Je pense, donc je vis. »

Par Arthur Brunier-Coulin

Philosophe et auteur de nombreux ouvrages, Arthur Brunier-Coulin nous a offert cet article.

TOUT POUVOIR NOUS VIENT DE LA CAPACITÉ À SAISIR LE SENS DES CHOSES

Il est manifeste que la fonction de compréhension qui nous fait accéder au sens des événements et de ce qui forme notre environnement joue un rôle majeur dans notre existence. Nous y recourons en permanence pour adapter nos comportements aux conditions sans cesse changeantes de la vie. Elle intervient si fréquemment qu'elle s'exerce presque instinctivement dans les affaires courantes. À tel point que, par voie de conséquence, la routine ne nous laisse peut-être plus prendre une pleine conscience de la finesse du processus qui la caractérise.

Savoir décrire, même de façon détaillée, les phases des événements ne suffit pas pour bien saisir ou faire saisir le rôle que ceux-ci jouent dans l'activité du monde qui nous entoure, ni d'avoir fait une analyse approfondie de la structure d'un organe pour pénétrer les subtiles démarches qui se déroulent dans l'exercice de ses fonctions. Il est nécessaire, pour en maîtriser le sens, de prendre une conscience claire de la relation qui existe entre chaque phase de l'événement ou chaque élément structurel de l'organe d'une part et, d'autre part, le résultat auquel est parvenue une activité qui débouche toujours sur un objectif. Bien entendu, le fait d'observer et de comprendre ce qui se passe dans une opération ne change rigoureusement rien à la façon dont elle se déroule, si nous nous bornons à observer passivement.

Mais une observation n'est jamais neutre. La pauvreté de notre vocabulaire au regard de l'approche scientifique que souligne Albert Jacquard dans ses œuvres n'a pas permis de désigner l'agent qui observe les phénomènes dans les activités expérimentales autrement que par le terme de sujet parce que ses observations sont qualifiées de subjectives. Or, le terme est ambigu et même franchement impropre car, en tant que tel, le chercheur n'est le sub-

ordonné de personne tout en étant respectueux du savoir acquis. Les appréciations qu'il porte sur les phénomènes observés sont fonctionnellement comparables aux mesures que font sur les mêmes phénomènes les appareils techniques que l'homme a mis au point pour affiner ses pouvoirs d'observation. Mais le chercheur ajoute évidemment aux résultats des mesures obtenus par les appareils des interprétations liées à l'objectif qui a motivé sa recherche, motif ignoré des appareils de mesure, mais toujours caractérisé par un intérêt « subjectif », même si cet intérêt n'a rien de mercantile.

Si l'observation est effectuée à l'aide d'appareils sophistiqués qui en affinent la qualité et en accroissent la puissance, c'est à la commande d'un sujet animé par une motivation née d'une pensée ou d'un sentiment. Il y a toujours, dans une telle phase, deux facteurs en présence, extérieurs l'un à l'autre tant ils sont différents, qui sont néanmoins liés par une relation difficilement concevable et cependant bien réelle. Il existe deux faces ou deux perspectives, un côté cour, domaine où la matière est asservie à des énergies « logiciellement » bridées, un côté jardin où les énergies ne sont plus bridées mais stratégiquement placées sous le contrôle de la pensée et du cœur, formes vivantes d'énergies conscientisées.

Le fait de découvrir un sens aux « choses » a fait dire à Albert Einstein (était-il vraiment athée ?) que le plus étonnant dans cette affaire était que le monde soit compréhensible, ce qui lui aurait valu de s'entendre répliquer par un de ses confrères dans la recherche qu'il n'avait pas à dire à Dieu ce qu'il devait faire.

Et Hubert Reeves répond aujourd'hui : « *Dieu pouvait-il faire autrement ?* »

Si paradoxe il y a dans la communication qui s'établit entre les éléments concrets formant le côté cour et l'interprétation intime qu'en fait un observateur, côté jardin, il vient de ce que le sens des choses n'est pas une caractéristique intrinsèque à l'élément observé mais une appréciation personnelle de l'observateur qui prend conscience des faits et les interprète non seulement parce qu'il connaît la logique des forces agissantes mais grâce à une fonction intime qui met en jeu des activités complexes sensorielles, sentimentales, intuitives et bien entendu intellectuelles, lesquelles lui confèrent une capacité *sui generis* d'appréciation qui prennent en compte des intérêts subjectifs.

Aussi étonnant que cela puisse paraître au premier abord, il existe en effet des relations permanentes entre côté cour où agissent des forces bridées par des lois déterministes ou probabilistes plus ou moins sclérosantes répertoriées dans des codes scientifiques et, côté jardin, par des « sujets » pensants qui, *a contrario*, peuvent agir librement pour atteindre des objectifs qu'ils se sont fixés en exploitant en particulier la permanence des comportements auxquels sont soumises les forces du côté cour.

Il est aisé de comprendre que l'interférence conjointe de forces libres agissant aux côtés de forces bridées par des codes peut compliquer singulièrement le déroulement de leurs activités. Toute œuvre assignée à un objectif exige une continuité dans l'action. Il serait tentant par mesure de simplification de recourir à un déterminisme rigoureux. Longtemps la pensée scientifique s'est inspirée de cette idée que la révolution quantique est venue bouleverser. Plus que jamais, depuis que les singularités de la « mécanique quantique » se sont révélées agissantes côté cour, il a été nécessaire de prendre en compte le rôle des probabilités, ce qui a conforté le « dogme » créateur du hasard et de l'évolution.

Il n'en demeure pas moins qu'en dépit des accidents de parcours bien réels, c'est grâce à un bilan caractérisé par une cohérence dominante et le maintien d'un équilibre constructif permanent que tout système a pu atteindre une structure organisée. Toute construction peut être considérée comme étant le fruit conjoint du hasard et de la nécessité. Mais comment définir scientifiquement ces concepts abstraits ? L'un d'eux a inévitablement dû jouer un rôle directeur et ce ne peut être que la nécessité en dernier ressort. Sinon, tout ne serait resté qu'en un état indifférencié que nous nommons chaos, pour le seul motif qu'il ne comporterait aucune des finalités qui permettraient de lui conférer le titre de système organisé. La notion d'organisation est inévitablement d'ordre subjectif et l'action de cette force directrice qui permet d'y parvenir porte un nom, c'est celui de stratégie.

Plus que pour tout autre système, en raison de son importance et de sa complexité, la montée en organisation de l'univers a dû exiger qu'un état d'équilibre le préserve en permanence des risques de dérive, l'entropie. La stratégie qui a dû présider à la montée en organisation universelle n'a pu être que de première importance. L'expérience nous révèle en effet combien il est

difficile de soustraire les inventions nouvelles aux nuisances qui menacent sans cesse de les compromettre. Or, les forces en présence côté cour ne sont que d'ordre mécanique. Elles ont un caractère productif assez comparable à celles qui interviennent dans les chaînes de montage des usines modernes. En revanche, la fonction stratégique indispensable pour piloter l'organisation du système productif relève d'une activité complexe dans laquelle le hasard n'est pas toujours entièrement exclu mais où la part de calcul, d'expérience, de rationalité, de connaissance des lois extérieures – qu'il s'agisse des contraintes physiques ou des lois du marché ou des problèmes sociaux – est prépondérante.

À une échelle lilliputienne par rapport au complexe universel, les expériences humaines sont à l'image de ce qui a dû se produire pendant les douze milliards d'années environ de la montée en organisation cosmique, préparatoires aux conditions nécessaires à l'accueil de formes vivantes sur terre. En effet, si l'homme n'a procédé à des activités novatrices qu'après avoir accédé au rang d'« homo sapiens », il n'a pu parvenir à ce stade que grâce à une phase préparatoire qui lui a permis de comprendre d'abord le sens des plus simples faits d'observation se rapportant aux nécessités de la vie courante. Il n'aurait jamais été en mesure d'entreprendre quelque opération nouvelle sans avoir pu imaginer en fonction de ce qu'il avait appris, par une certaine expérience fécondée d'intuitions, qu'elle lui procurerait un bienfait ou pour le moins quelque utilité. Il n'est pas toujours nécessaire, dit-on, d'espérer pour entreprendre. On peut en effet prendre des risques calculés en fonction d'une expérience acquise. Mais la première expérience ne pouvait reposer que sur une idée abstraite, un raisonnement de logique pure d'une audace intellectuelle sans précédent, ce qui en dit long sur la distance qui séparait déjà l'homme primitif de certains animaux physiquement très ressemblants.

Ainsi, les hommes n'exercent leurs pouvoirs, côté jardin, qu'en raison de leur capacité à comprendre. L'accès à l'habileté artisanale, propre à l'homme exclusivement, ne relève en effet ni de l'instinct ni de l'automatisme. La capacité d'un organe à exercer une fonction n'a pas suffi à promouvoir cette habileté puisqu'elle se caractérise par un pouvoir d'innover, on n'hésite pas même à dire un pouvoir de créer. Cette capacité n'a pu être acquise par les premiers de nos ancêtres qui n'avaient pas participé à l'organisation de leur environnement qu'après avoir observé soigneusement les activités de la

nature et, de surcroît, compris les relations de cause à effet qu'une simple succession d'états ne suffisait pas à expliquer.

Les vertus de l'observation qui permet à l'archéologie de mettre à jour des richesses concrètes inestimables sont à la fois indispensables et de première importance. Elles n'auraient cependant d'autre intérêt que de provoquer des émotions chez des êtres sensibles sans l'existence, chez eux, d'une capacité intellectuelle à déceler des relations qui échappent aux « instruments » d'observation qu'ils soient sensoriels ou de haute technologie.

Ce n'est qu'après avoir su analyser ces relations subtiles que l'homme a pu en tirer des leçons et les traduire en actions personnelles réfléchies. Sinon, pourquoi d'autres animaux, frères en anatomie, se seraient-ils sclérosés génétiquement dans un état instinctif non innovant ? Bien évidemment, ce déroulement stratégique n'a pas laissé de trace dans les fossiles. Ces derniers ne nous dévoilent que des résultats concrets. Les méthodes qui ont permis d'y parvenir sont le fruit d'interprétations, très rarement d'expériences non renouvelables. Le propre de l'homme est de disposer d'un pouvoir d'enrichissement autonome qui relève de ce que nous désignons par le terme de valeurs humaines qui englobent tout autant les qualités du cœur que des moyens intellectuels.

Toutes ces valeurs ont un caractère subjectif. En témoignent les débats houleux, sans conclusion unanime, dans lesquels se sont déroulées les séances des congrès Solvay au début du vingtième siècle. En témoigne le suspens qui demeure sur des concepts aussi fondamentaux que celui de la structure de la lumière dont on ne sait toujours pas s'il s'agit d'un phénomène ondulatoire ou corpusculaire ! Quoiqu'il en soit, il serait manifestement inconséquent de faire prendre à témoin la pensée moderne de l'idée que sa présence a été inutile aux moments où nos ancêtres ont accédé aux premières marches de la connaissance ! C'est seulement après avoir compris comment les ailes pouvaient sustenter des oiseaux dans l'air plus léger qu'ils ont pu réaliser le vieux rêve d'Icare pour organiser une nouvelle stratégie des déplacements et des transports. C'est seulement après avoir identifié quatre forces agissantes côté cour, les forces gravitationnelle, électromagnétique, électronucléaire faible et électronucléaire forte qu'ils ont pu doter les nations riches tout au moins des moyens modernes d'une puissance encore naguère

insoupçonnée, moyens de transport, réseaux électrifiés, réseaux téléphoniques, télévision, imagerie médicale, informatique et l'on en passe.

Former les esprits à la compréhension des complexes au sein desquels nous vivons dans le but d'améliorer nos conditions de vie en général, tel est également le rôle de l'enseignement. Son rôle est capital pour nous procurer des pouvoirs nouveaux en nous faisant mieux connaître les ressources que peuvent enrichir nos connaissances des forces en activité côté cour, tant nos pouvoirs stratégiques sont bridés par la rigidité de ces forces.

Ces considérations incitent à pousser plus loin la réflexion, au delà même du besoin de développer notre stratégie, jusqu'à tenter de découvrir si la réalité n'est pas le déroulement d'un destin dont l'intuition est présente dans les esprits.

Si la pensée qui nous fait comprendre le sens des événements et des choses est bien l'amorce de tous les pouvoirs qu'il est donné à l'homme d'exercer, si elle est en particulier la source des démarches stratégiques indispensables à la dynamique constructive de toute organisation, on ne conçoit pas qu'elle n'ait pas été en germe déjà chez un précurseur de l'« homo sapiens » et chez lui exclusivement. Si, en effet, la diversification des espèces était le résultat de l'évolution d'une souche primitive unique, celle-ci devait détenir en germe déjà les potentialités des adultes de toutes les espèces qui ont été développées. Mais comment dès lors a pu être géré l'équilibre constaté entre les espèces ? Il ne pouvait être aléatoire. Il ne pouvait que résulter d'un savant calcul qui impliquait déjà l'intervention d'une stratégie préalable, fruit d'une pensée institutionnelle.

Les pouvoirs instinctifs qui permettent aux animaux de gérer un mode de vie singulièrement remarquable quoique délimité dans un cadre restreint, à la façon dont un logiciel limite les potentialités d'un programme préétabli, font également partie d'une savante stratégie. Il a fallu que fût exercée, côté jardin, une maîtrise singulière sur l'ensemble des forces « mécanicistes » constituant le tissu existant côté cour de l'univers, pour que soit assuré, en écartant les nuisances potentielles les plus graves, un indispensable et difficile équilibre tout au long de la période de montée en organisation. La conduite d'une telle stratégie exigeait déjà les mêmes démarches de

nécessité auxquelles Jacques Monod a fait appel pour expliquer l'organisation du monde. Ces démarches se rencontrent dans tous les projets d'entreprise créateurs. On sait que les plus simples, ceux de l'artisanat, font déjà appel à la réflexion. On oublie trop souvent qu'ils résultent également du jeu sentimental, ce qui est évident dans ce que nous dénommons les œuvres d'art. Mais existe-t-il une oeuvre humaine qui n'ait pas un caractère sentimental ? Se peut-il que cette nécessité incontournable, divinisée dès l'ère mythologique mais que la modernité s'emploie à désacraliser, se réduise à une entité sans âme dès lors que, chez l'homme, la pensée et les sentiments sont les éléments d'animation fondamentaux ? Chez l'homme certes mais déjà à des degrés divers, savamment calculés chez les « autres » animaux et aussi dans le règne végétal !

La lecture des paragraphes qui précèdent n'est sans doute pas convaincante si l'on est motivé par l'ambiance pseudo scientifique médiatique. L'image par ailleurs est tellement plus « parlante » que la pensée ! Il est généralement beaucoup plus aisé de comprendre l'enchaînement des situations quand celles-ci peuvent être visionnées concrètement sans nécessité d'aucun texte. L'image et la bande dessinée, héritière des représentations rupestres de nos ancêtres des cavernes, ont acquis une audience inattendue depuis que les techniques modernes permettent de les diffuser à grande échelle. Les informations qu'elles transmettent n'en demeurent pas moins très incomplètes, parce que l'image est fugitive et surtout sujette à tous les procédés dévastateurs possibles de la manipulation.

Quoiqu'il arrive, l'imagerie demeurera toujours incomplète. Il sera toujours nécessaire de recourir au raisonnement abstrait pour interpréter le sens des informations concrètes fournies par les expériences. La connaissance historique même très précise des faits et leur visualisation au travers des procédés de simulation modernes ne livrent jamais l'intime conviction des acteurs ni surtout la vraie motivation de leurs promoteurs.

Le sens de tout événement est indissociable de la stratégie globale qui l'a fait naître et toute stratégie prend sa source dans la pensée subjective d'un être vivant. Il se révèle ainsi que le propre de la pensée, antithèse du hasard, consiste en rien de moins qu'exercer une fonction institutionnelle. Enfin, en vertu de la même implication logique qui confère leur autorité aux axiomes,

il est cohérent d'attribuer à la vie – dont la pensée est une manifestation subjective – le caractère de principe conjointement essentiel et existentiel.

Il parait assez évident que pendant l'ère préscientifique, beaucoup de concepts ont été sacralisés et une puissance supérieure élevée au rang de « Divinité » pour donner autorité à des valeurs inaccessibles aux membres d'une société primitive dépourvue de formation scientifique et culturelle. Il est en revanche tout à fait rationnel que la science et la culture ont dû prendre racine dès cette époque grâce à des « grosses têtes » qui avaient déjà l'intuition d'une organisation supérieure. Bien qu'encore inexpliquées, les intuitions sont déjà une composante de l'intellect. Il en est même qui tout en demeurant à jamais inexplicables, les axiomes, fondent des théories scientifiques.

Il n'y avait d'autre moyen que de les sacraliser pour leur conférer une autorité auprès du commun. De sorte que le concept divin ne serait autre que le fruit d'une démarche philosophique rationnelle qui aurait anticipé l'avènement de la science. L'affrontement qui a souvent pris un caractère inexpiable entre la foi et la science paraît ainsi n'être guère qu'une querelle d'écoles consécutive à l'incapacité des acteurs à surmonter des tensions subjectives en dépit d'une commune volonté de découvrir une vérité bien cachée. Et si le dernier mot revenait à une révélation scellée historiquement dans des Écritures ?

LA DOCTRINE EXISTENTIALISTE N'IMPLIQUE-T-ELLE PAS L'EXISTENCE DE DIEU ?

Après plus de deux siècles d'intense activité qui lui ont fait accomplir des progrès insoupçonnables, la science n'a pas évacué dans les rangs mêmes de ses plus authentiques représentants l'idée de l'existence de Dieu ou tout au moins d'un principe à forte connotation divine. Un besoin de spiritualité ne se manifesterait pas avec l'intensité inattendue qu'on lui connaît aujourd'hui si les apports scientifiques permettaient d'expliquer clairement l'enchaînement des événements qui ont présidé à l'apparition et/ou à l'existence et à la montée en organisation du monde d'une part et, d'autre part, à effacer, chez l'homme, un besoin viscéral de combler des désirs de la nature de la connaissance et des sentiments, venus du plus intime de lui-même,

que la science et la technique dérivée ne parviennent pas à satisfaire en dépit des bienfaits qu'elles lui apportent.

Or, la théorie existentialiste pourrait bien se révéler propre à répondre à l'attente de la foule innombrable de ceux qui ont été déçus par les espérances scientifiques tant d'un point de vue purement intellectuel que pratique, d'une part, et par les promesses jugées trop virtuelles, d'autre part, des religions divisées entre elles jusqu'à s'entre-déchirer parfois en dépit de leurs bonnes intentions. En éliminant l'insupportable paradoxe dogmatique de cause première et l'impuissance de la théorie du big-bang à apporter une explication scientifique satisfaisante, l'existentialisme ne paraît en effet incompatible ni avec les connaissances scientifiques d'une part, ni avec le principe de la création du monde exposé dans le chapitre des Écritures sous le titre de « Genèse » d'autre part.

À première vue, cette affirmation peut paraître paradoxale car la théorie existentialiste est plutôt d'inspiration athée. Or, le fait de conférer la primauté du réel à l'existence plutôt qu'à l'essence ne fait pas rejeter le principe d'un pouvoir originel. Lui attribuer ou non un caractère divin demeure assez subsidiaire. Tout croyant, s'il se satisfait de la foi du charbonnier en particulier, ne se pose pas de problème théologique aussi subtil. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il existe une doctrine existentialiste chrétienne dont les plus authentiques représentants sont Kierkegaard et Berdaïev. On ne voit pas en effet comment le monothéisme pourrait rejeter l'existentialisme. Qu'il soit YAHVH, ALLAH ou DIEU, la dénomination ne change en rien la nature attribuée à l'Existant plutôt qu'à l'Être.

Il est assez aisé d'ailleurs de développer la cohérence de cette adhésion. Côté cour, l'activité de quatre forces identifiées par la science, gravitationnelle, électromagnétique, électronucléaire forte et électronucléaire faible, suffirait à expliquer la montée en organisation cosmique qui a précédé l'arrivée de la vie. Sous la direction stratégique de la pensée, la Vie, diversifiée en une infinité de formes, n'est autre que la forme d'énergie supplémentaire qui, en l'enrichissant, a transformé le côté cour en côté jardin.

En dix mots courants, Jean l'évangéliste apporte une explication d'une grande lucidité qui ne semble nullement pouvoir être contestée par la pensée

scientifique de haut niveau : « *Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu.* » C'est par la voie d'un attribut maître en stratégie, la pensée, que la Vie, forme supérieure d'énergie, supputée essentielle ou existentielle, peu importe, que le monde, appellation mieux appropriée que celle d'univers, a pris forme d'organisation progressive, réponse à un projet dont les activités humaines sont, fonctionnellement, une image fidèle. Et si l'évangéliste ajoute que « *le Verbe s'est fait chair* », pourquoi faudrait-il en restreindre le sens à la filiation divine de Jésus-Christ ? La capacité de la pensée à s'associer à la matière, chez l'homme en l'occurrence, n'en est-elle pas un exemple vulgaire au vrai sens du terme ?

« *Je pense, donc je vis* » aurait été, semble-t-il une formulation plus juste du célèbre aphorisme de notre maître de la méthode, Descartes. Elle abandonnerait à Dieu seul la qualité d'être ou d'existant, en conférant en revanche aux fonctions relevant de la pensée et à celles du cœur la capacité de se « vulgariser », au sens primitif du terme, chez des personnalités vivantes dont l'homme sur terre est l'exemple patent.

L'existence, au côté des qualités intellectuelles, des qualités du cœur assorties de liberté et de responsabilité sous contrôle d'une indispensable éthique joue un rôle d'une importance qui permet d'accréditer l'existence d'un destin universel.

Bien qu'employé par les religions monothéistes dans un contexte étranger à toute idée scientifique, le mot « création » perdrait le sens agressif qui lui est prêté de façon fort injuste puisqu'on n'hésite pas à l'utiliser à propos d'inventions humaines. Il prendrait tout simplement un sens entrepreneurial nullement méprisant pour son auteur.

Accuser une telle explication d'être désacrilisatrice serait également injuste au regard des religions chrétiennes qui attribuent à l'Esprit Saint le don d'intelligence et à Dieu celui de toute-puissance.

À suivre...



Par François Bertrand

Conférence présentée à la Société Théosophique de France, à Paris, le 16 mars 2003.
Frère lecteur et lectrice amie
Puisse ce travail apporter
Grande part de Lumière et de Vie

12. Une incarnation précédente de certains Apôtres

Beaucoup a été dit et écrit au sujet de la pluralité des existences terrestres, ce que l'on a coutume d'appeler la *réincarnation*. Il n'est pas question ici de décider si ce fait correspond à une réalité ou non, mais simplement de rappeler que les chercheurs spirituels sont divisés en deux : il y a ceux qui sont « *réincarnationnistes* » et ceux qui ne le sont pas... Les uns comme les autres ne manquent bien sûr pas d'arguments[16]. Quelles que soient les modalités de la succession des existences terrestres, la littérature spécialisée ne manque pas de citer les incarnations précédentes d'un certain nombre de personnages célèbres ou non, à commencer par celles de Notre Seigneur le Bouddha Sakya Mouni.

À l'auteur de ces lignes, les responsables d'un groupement templier connu sous le nom de *Collège Templier*[17] avaient indiqué que les Apôtres de Jésus étaient la réincarnation d'un certain nombre de personnages importants de l'Ancien Israël, donc de l'Ancien Testament, en particulier d'un certain nombre de Prophètes et cela l'avait vivement intéressé.

---

[16] *On pourra lire avec profit l'intéressant ouvrage de Goeffrey Hodson :* Reincarnation : fact or fallacy ?, *publié par T.P.H., Adyar, Chennaï, India, dont une traduction française a été publiée en 1972 par l'Église Catholique Libérale, Paris, sous le titre :* La réincarnation : un fait ou une erreur ?

[17] *Le Collège Templier résulte de l'évolution au fil des années de la « résurgence templière » manifestée dans le château d'Arginy, Rhône, près de Belleville-sur-Saône, le 12 juin 1952, à Jacques Breyer et l'un de ses amis. Le siège est aujourd'hui situé à Caluire-et-Cuire, Rhône, et le site internet est : http://www.chez.com/templecollege.*

La littérature occultiste proclame par exemple que Jésus était la réincarnation de Josué, fils de Nûn[18], le grand capitaine de Moïse, qui avec ses troupes s'installa en Palestine vers 1220 av. J.-C. et que d'autre part Saint Jean-Baptiste était Elie revenu, comme l'Évangile l'annonce (Évangiles selon Saint Matthieu, ch. 11, v. 14 et 15 et selon Saint-Marc, ch. 9, v. 11 à 13). Mais il n'est rien dit de Jean l'Évangéliste et des autres Apôtres et disciples du Maître...

Des recherches personnelles ont permis d'avancer dans ce domaine, à titre d'hypothèse de travail et sans rien prétendre, si ce n'est de fournir des *pistes*. Il ressort de ces investigations les possibles incarnations d'une même Entité Spirituelle en les personnages suivants :

Personnage de l'Ancien Testament :	Apôtre ou Évangéliste ou disciple :
Prophète Jonas	Jean l'Évangéliste
Manassé, fils de Joseph et Asnat	Jacques le Majeur
Prophète Aggée	Pierre
Prophète Joël	André
Prophète Habacuc	Matthieu
Prophète Malachie	Marc
Prophète Nahum	Luc
Prophète Daniel	Judas l'Iscariote
Prophète Nathan	Joseph d'Arimathie

Cette liste est, bien sûr, à compléter. Nous répétons à nouveau qu'il s'agit là d'un document de travail et non d'une vérité révélée : *ayons des yeux pour voir et des oreilles pour entendre...*

13. En guise de conclusion

Ce petit travail sur « les deux Saint Jean » nous a menés sur beaucoup de rivages.

Nous reprendrons, en guise de conclusion provisoire, bien entendu, que l'on a l'habitude de distinguer aujourd'hui deux Églises, si ce n'est trois : l'Église de Pierre, que l'on qualifie, à tort ou à raison, *d'exotérique*, cette Église étant

[18] *On prononcera : Noûn.*

celle des différentes « églises constituées », comme par exemple l'Église Catholique Romaine, l'Église Copte, l'Église Arménienne etc., l'Église de Jean que l'on qualifie *d'ésotérique*, ce pour des raisons maintenant immédiatement perceptibles et enfin une troisième Église dont on parle peu : l'Église de Jacques, Jacques le Majeur, bien sûr. Cette Église a eu une importance considérable au cours des deux mille ans qui viennent de s'écouler et ce, à plusieurs moments de crise de l'histoire : elle intervient sous la direction du grand Apôtre présent avec les deux autres lors de la Transfiguration de Jésus-Christ sur le Mont Thabor et son action est une action de *sauvetage*, autrement dit elle entre en action et *redresse* la « barre » lorsque le navire de la chrétienté est en passe sinon de s'échouer, du moins de s'abîmer sur les récifs ou de sombrer plus ou moins gravement dans la tempête des aventures trop humaines... Et malheureusement cela arriva un certain nombre de fois, trop de fois, depuis le début de notre ère[19].

Au delà du caractère *historique* de ce travail, c'est maintenant à chacun de faire siennes les informations contenues dans cette étude afin de les appliquer dans la vie spirituelle de chaque jour aussi bien que dans la vie courante du quotidien : les deux Saint Jean, comme Jésus le Christ, comme tous les Prophètes et les Apôtres sont en réalité en nous, dans notre cœur et c'est là que nous Les découvrirons et qu'ils pourront réellement nous inspirer et nous parler pour trouver, encore une fois, en nous-même, le « Royaume des Cieux » à la recherche duquel nous nous appliquons tous avec une sincérité toujours à *« rectifier »* !

Annexe 1

Dans le texte de la présente étude il est fait allusion aux différents « Saint-Jean » des Évangiles. Il nous a paru intéressant de reproduire ici, dans une traduction assez proche du texte anglais, le passage du passionnant ouvrage de Wellesley Tudor Pole : « A man seen afar » traitant de la question (pages 79 et 80) :

« Il y a très longtemps, bien avant que je prenne un quelconque intérêt au

[19] Cette question des deux ou des trois Églises demanderait de larges développements qui bien entendu dépassent le cadre de ce travail. Cependant il nous a paru intéressant pour le chercheur de la mentionner ici et de ce fait ouvrir de nouvelles perspectives.

sujet, il m'a été montré dans une vision flash la relation qui existe entre les différents « Jean » mentionnés dans le Nouveau Testament.

Le nom « Jean » était très en vogue au temps de Jésus, et beaucoup de garçons hébreux le recevaient comme second prénom, si un nom différent avait été choisi comme premier prénom. Le second était alors utilisé à l'occasion de cérémonies et ceci dans le but de marquer une différence avec celui de la vie courante. Par exemple lors de la Fête de la Pâque, à aucun garçon de la maisonnée portant le nom de Jean, il ne lui serait adressé la parole en l'appelant ainsi, que ce prénom soit le premier ou le second.

Il y avait un « Jean » dont le premier prénom était Simon. C'était un parent de Joseph d'Arimathie. Il vivait et servait dans les domaines terriens après n'avoir pas réussi dans ses propres affaires et être tombé en faillite. Il était un dévot passionné de Jésus et on ne parle pas de lui dans la Bible. Un autre « Jean » était celui dont l'amour pour Jésus était si profond qu'il serait volontiers mort pour lui. C'était celui qui avait été envoyé par l'Arimathien pour essayer d'aider Jésus à transporter la Croix sur le chemin du Calvaire. De plus il aida à protéger les biens des trois Maries présentes à la Crucifixion ; Jésus lui confia Sa Mère et il la prit effectivement chez lui quand tout cet épisode fut terminé. Sauf si les fragments de mes souvenirs me trompent, c'est lui qui courut avec Pierre vers le Tombeau.

Le « Jean » qui était le fils de Zébédée, n'est pas l'auteur de l'Évangile qui porte son nom. De fait le scribe qui mit sur le parchemin ou sur le papier la très grande majorité de ce que contient l'Évangile dit *selon Saint-Jean*, portait bien le nom de « Jean », mais n'était pas l'un des Douze... Il accomplit *seulement un service de secrétariat similaire à celui qu'entreprit Polycarpe à* Patmos, auquel le « Jean » qui avait été le disciple et compagnon proche de Jésus, dicta les mémoires dont je vous ai parlé, mais cela n'a pas encore été bien éclairci.

Lorsqu'il se référait à ceux qui étaient les plus proches de lui et aussi les plus fidèles, Jésus leur disait *« mes enfants »* ou quelquefois *« mes frères »*, ou encore *« mes camarades »*. Le mot disciple n'a jamais été utilisé : il dérive du Grec et du Latin et non de l'Araméen... Si tous ceux dont Jésus parla en ces termes étaient devenus plus tard ses disciples, ils auraient été des milliers...

Mis à part l'Évangile de Marc écrit, semble-t-il, par une seule personne, les autres l'ont été par un groupe d'individus. C'était en réalité des compilations basées sur de nombreuses sources : historiques, faits rapportés, traditionnelles, visionnaires.

En conclusion, on peut dire qu'il a eu au moins sept « Jean » possédant un lien étroit avec les textes du Nouveau Testament. Cependant il serait sans réel intérêt aussi bien que peu sage de vouloir démêler l'enchevêtrement des fils relatifs à ce prénom. »

ANNEXE II

Chacun connaît la différence très importante qui existe entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament, différence de contenu en général mais surtout de ton : c'est que Jésus, l'Oint du Seigneur, avait rempli sa sublime mission et avait apporté et complètement exprimé la « Loi d'Amour », appelée aussi « Loi de Grâce », opposée bien souvent par les penseurs à la « Loi mosaïque » qui, c'est le moins que l'on puisse dire, manque souvent de douceur et d'aménité. Le Dieu Unique de l'Ancien Testament, ou au moins ce qu'on Lui fait dire, est passablement matérialiste, agressif, coléreux, vengeur, possessif et même jaloux, quand Il n'encourage pas à la haine... Comme pour l'Annexe I du présent travail, il nous a paru intéressant de laisser la parole à un auteur, ici le philosophe Louis Rougier, quelles que soient ses façons de penser par ailleurs. Dans son ouvrage : « Le conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique », page 21, il nous rappelle certaines caractéristiques du Dieu Unique des Anciens Hébreux :

« Jahvé, le dieu des déserts d'Arabie, est un dieu solitaire et jaloux, exclusif et cruel. Il prône l'intolérance et la haine. *"Ne dois-je pas, Jahvé, haïr ceux qui te haïssent ? Je les haïs d'une haine totale, ils sont des ennemis pour moi !"* (Psaume 138, v. 21-22). Jérémie implore : *"Rends leur ce qui leur revient... Frappe-les de ta malédiction. Extermine-les de dessous les cieux, ô Jahvé !"* (Lamentations, ch. 3, v. 64-66). *"O Jahvé, que ne fais-tu périr les impies ?"* (Psaume 138, v. 19). *"Dans ta bonté, anéantis mes ennemis et détruis tous ceux qui me persécutent"* (Psaume 143, v. 12). La Sagesse, qui personnifie l'Infiniment Bon, menace : *"Je rirai de vos calamités, je me moquerai de vos craintes"* (Proverbes, ch. 1, v. 26). Le Deutéronome évoque le sort qu'il

convient de réserver aux *idolâtres* : *"Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ta fille, la femme qui repose sur ton sein, ou l'ami aussi cher que toi-même, essaye de te séduire en te disant* : 'allons servir d'autres dieux !' *tu auras le devoir de le mettre à mort : tu lèveras le premier la main pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple ensuite... Oui tu le tueras, tu le tueras ! Si tu apprends que quelque habitant de l'une des villes que Jahvé, ton Elohîm, t'a données pour habiter dise :* 'allons servir d'autres dieux', *s'il s'avère qu'une telle abomination s'est commise, tu feras passer au fil de l'épée tous les habitants de cette ville, y compris le bétail, et tu la voueras à l'interdit. Puis tu assembleras au milieu de la place tout son butin et tu la livreras aux flammes avec tout ce butin en l'honneur de Jahvé, ton Elohîm : elle sera toujours un monceau de ruines qu'on ne rebâtira plus... Alors Jahvé te comblera !" (Deutéronome ch. 13, divers versets).* »

Il ne faudrait cependant pas croire que le christianisme tout au long de son histoire n'ait pas été exempt de telles propositions opposées à l'esprit même du véritable « esprit évangélique » et Louis Rougier rappelle dans l'ouvrage cité, page 22, que :

« Saint Paul écrivait dans son Épître aux Romains : *"Les ennemis de Dieu méritent la mort !"* (ch. 1, v. 32). Saint-Thomas d'Aquin, proclamé 'docteur de l'Église', précise clairement : *"L'hérétique doit être brûlé !"* L'un des canons du concile de Latran IV (1215) déclare : *"Ils ne sont pas homicides, ceux qui tuent les hérétiques"* et par la bulle *"Ad extirpenda"* L'Église autorise la torture. Et en 1864, dans le *"Syllabus"*, le Pape Pie IX proclamera encore : *"Anathème à qui dira : l'Église n'a pas le droit d'employer la force ; elle n'a aucun pouvoir temporel direct ou indirect"* (Syllabus XXIV) ».

En ces matières, la Miséricorde Divine l'emportera-t-elle sur Sa Rigueur ?

PETITE BIBLIOGRAPHIE

• « **La Sainte Bible** », version synodale, Alliance Biblique Française, Paris, 1949.
• « **La Bible de Jérusalem** », traduite en Français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, éditions du Cerf, Paris, 1973.
• « **La Bible** », traduite et présentée par André Chouraqui, éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1985.

• « **Pocket interlinear New Testament** », Jay P. Green, Sr., editor, Baker book house, Grand Rapids, MI, U.S.A., 1979 – 1982 – 1984.
• ***Le monde de la Bible, archéologie et histoire***, revue éditée par Bayard Presse, Paris, n° 89, octobre-décembre 1994, consacré à Saint Jean-Baptiste.
• Annie Besant : ***Le christianisme ésotérique ou les mystères mineurs***, éditions Adyar, Paris, 1969.
• Clement Brentano : ***Visions d'Anne-Catherine Emmerich sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ et de la très Sainte Vierge Marie***, traduction Charles d'Ebeling, éditions P. Téqui, Paris, sans mention d'année.
• Maurice Carrez et François Morel : « **Dictionnaire grec-français du Nouveau Testament** », éditions Labor et Fides, Genève et Société biblique de France, Paris, 1984 - 1995.
• Arthur Cotterell : « **A dictionary of world mythology** », Oxford University Press, Oxford, 1979 – 1986 – 1997.
• John Coulson : « **Dictionnaire historique des Saints** », Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, Paris, 1958 – 1964.
• Jean Daniélou : ***Les traditions secrètes des Apôtres***, Eranos Jahrbuch, tome 31, 1962.
• Danielle Fouilloux, Anne Langlois, Alice Le Moigné, Françoise Spiess et autres : « **Dictionnaire culturel de la Bible** », éditions Marabout, Paris, 1990 – 1995.
• Abraham Elmaleh : « **Dictionnaire hébreu-français** », éditions Yavneh, Tel-Aviv, 1953.
• Jeffrey Furst : ***Edgar Cayce's story of Jesus***, éditions Neville Spearman, Londres, 1968.
• Geoffrey Hodson : ***La science de la voyance***, éditions Adyar, Paris, 1962.
• Pierre Jovanovic et Anne-Marie Bruyant : ***Enoch, dialogues avec Dieu et les Anges***, éditions Le jardin des Livres / Intemporel, Paris, 2002.
• Loge Sub-Rosa : ***Les deux Saint-Jean***, édition à compte d'auteurs, Genève, 1974.
• Jean Lhomme, Edouard Maisondieu et Jacob Tomaso : « **Dictionnaire thématique illustré de la Franc-Maçonnerie** », éditions du Rocher, Paris, 1993.
• René Metz : ***Histoire des Conciles***, Presses Universitaires de France, Paris, collection Que sais-je ?, n° 1149, 1968.
• O. Odelain et R. Séguineau : « **Dictionnaire des noms propres de la Bible** », éditions du Cerf, Paris, 1996.
• Georges Prache, Jean Macrez et Mgr. A. Duhamel : ***Histoire du chef de Saint-Jean-Baptiste***, brochure éditée par la cathédrale d'Amiens, 1963 – 1964 – 1982.
• Betty Radice : ***Who's who in the Ancient World***, Penguin Books, London, 1971–1973.
• Louis Rougier : ***Le conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique***, éditions Copernic, Paris, 1977.
• Wellesley Tudor Pole : ***Writing on the ground***, éditions Neville Spearman, Londres, 1968.
• Wellesley Tudor Pole : ***A man seen afar***, éditions Neville Spearman, Londres, 1965.
• Donald Walters / Swami Kriyananda : ***The Path, autobiography of a western Yogi***, Ananda Publications, Nevada City, USA 1979.

SITES INTERNET

Parmi les nombreux sites Internet disponibles on signalera les références suivantes :

• **http://www.magnificat.ca** : le site du monastère de l'Ordre du Magnificat de la Mère de Dieu de l'Église catholique des Apôtres des Derniers Temps, situé à Saint-Jovite, Québec, Canada.
• **http://www.newadvent.org/cathen** : le site catholique américain bien connu « New Advent ».
• **http://www.insecula.com/contact/A005888.html** en ce qui concerne Saint-Jean-Baptiste et
• **http://www.insecula.com/contact/A004150.html** en ce qui concerne Saint-Jean-l'Évangéliste.
• **http://perso.club-internet.fr/hdelboy/st_jean_baptiste** nommé « essai hermétique appliqué à l'alchimie ». Il envisage avec bonheur les rapports existant entre l'art, l'hermétisme, l'alchimie et les textes en ce qui concerne Saint-Jean-Baptiste.
• **http://www.bnf/enluminures/themes/t_2/st_2_03/s203_005.htm** : ce prestigieux site de la Bibliothèque Nationale de France présente entre autres de splendides enluminures dont certaines représentent Saint Jean-Baptiste et d'autres éléments iconographiques chrétiens.

Sur l'Apocalypse, et en particulier l'auteur et la langue du texte on consultera :

• **http://www.gwen.org/SitePerso/textes/apocalypse_expose1.html**

Quant au chef du « saint et glorieux Prophète, Précurseur et Baptiste Jean », conservé depuis 1206 dans la cathédrale Notre-Dame d'Amiens, un très belle photo de cette relique que tout nous porte à penser comme authentique, figure sur le site de « la France orthodoxe vue de la Russie » :

• **http://www.la-France-orthodoxe.net/fr/galer/?id=10**

Enfin, l'histoire de la fête nationale des Québécois : la Saint Jean Baptiste, se trouve sur le site :

• **http://www.claudenadeau.net/saint-jean.html**

De nombreux autres sites sont bien sûr à consulter et des découvertes sont possibles au détour de telle ou telle visite... Cependant la prudence est de mise et il est toujours recommandable de vérifier les données présentées : elles sont loin d'être toujours « paroles d'Évangile » !

Musique chrétienne contemporaine : inconnue ou boycottée en France ?



Par Vladimir Matusiak

La Bonne Nouvelle - quoi de plus beau que pouvoir l'apporter aussi par la joie d'une musique.
Et quoi de plus légitime aussi.
Plus de 2000 ans après la venue de Jésus-Christ...

Aujourd'hui, dans les pays anglophones, **cette musique existe et constitue toute une industrie phonographique.** Appelée CCM (Contemporary Christian Musique – Musique Contemporaine Chrétienne) elle représente, à elle seule, plusieurs centaines d'artistes chrétiens et édition (vente) de plusieurs millions d'albums par an dans différents genres musicaux (rock/pop/soul/gospel, etc.). Les vibrations de cette musique et de ses paroles, imprégnées de la paix du Christ, sont si apaisantes que c'est un véritable baume au cœur. Ces chansons, bien que sereines et pleines d'espoir, de la Vie, parfois très dynamiques, sont loin de lobotomiser leurs auditeurs. Souvent à l'opposé de ce que servent les grands médias et les géants marchands actuels de notre pays.

Le droit de colorer par cette musique le quotidien, souvent douloureux et violent, du grand nombre de nos citoyens est dans les faits bafoué. Car de ces millions d'albums on ne trouve pas un seul album CCM chez nous en France : à la Fnac ou chez Virgin (où par contre les CD de Death Rock – genre musical du Rock de la Mort, sataniste – sont servis à profusion). Et de milliers de chansons CCM pas une seule ne passe sur les grandes ondes de nos radios ou des télés à diffusion nationale. Certains vendeurs prétendent que les gens n'en demandent pas. Mais pour la demander il faut d'abord savoir que la chose existe !

Or le boycott en France des musiques chrétiennes contemporaines est si total que les gens ignorent jusqu'à l'existence même de tout un secteur de l'industrie musicale et pas seulement d'un seul artiste en particulier (même s'il est fort de millions d'albums). Et le matraquage avec les chansons

violentes ou désespérantes ou simplement de qualité médiocre, y compris en anglais, continue. Qui a donc intérêt d'abrutir notre nation, notre humanité ? Est-ce les mêmes qui voulaient asseoir et sacraliser le mammon dans une pseudo-constitution et lui garantir des droits ? au lieu de garantir les droits aux êtres humains, aux citoyens que nous sommes !

Bien que laïcs, nombre d'entre nous sommes chrétiens : pourquoi donc ne pas instaurer des quotas minimum de diffusion des chansons chrétiennes à la radio ou la télé, justement au nom d'une représentativité démocratique dans le domaine de la culture. Au lieu de subir à 100 % un matraquage de nos oreilles et de notre âme par les chansons aux valeurs contraires aux nôtres. Sinon, qu'en est-il du droit à la diversité, et où se cache t-il ?

En attendant, en guise d'antidote, ceux qui ont l'accès à l'internet peuvent écouter gratuitement les chansons chrétiennes de qualité 24h/24 telles quelles sur cmradio.net ou avec Winamp (genre : Christian, radio : cmradio.net [The Best Mix ou The Light]), et aussi se procurer les CD d'artistes chrétiens CCM sur amazon.com (où il y a plus de titres que sur amazon.fr). Enfin, à Paris au **48 rue de Lille** (75007), la petite librairie « **7 Ici** » dispose, en plus des imports, d'un choix de quelques artistes chrétiens en français (y compris Deeday, un groupe de Pau).

Les artistes de la musique chrétienne dans les pays anglophones sont nombreux (beaucoup d'entre eux ont déjà sorti plusieurs albums, comportant souvent des tubes des hit-parades CCM), par exemple :

4him, Amy Grant, Andy Chrisman, Angelo and Veronica, Anointed, Audio Adrenaline, Avalon, BarlowGirl, Bebo Norman, Ben Glover, Bethany Dillon, Building 429, Caedmon's Call, Carolyn Arends, Casting Crowns, Chris Joyner, Chris Rice, Chris Tomlin, Christine Glass, Cindy Morgan, Club J, Curtis Stephan, Darlene Zschech, David Crowder Band, David Phelps, Day Of Fire, DC Talk, Delirious, Downhere, Everlife, Fernando Ortega, FFH, Geoff Moore, GlassByrd, Go Fish, Greg Long, Harvest, J Brian Hill, Jaci Velasquez, Jars Of Clay, Jeff Deyo, Jenn Weber, Jennifer Knapp, Jeremy Camp, Jim Murphy, Joel Hanson, Jonathan Pierce, Jump5, Kathy Troccoli, Kutless, LaRue, Mark Schultz, Matthew West, MercyMe, Michael W Smith, Michelle Tumes, Natalie Grant, Natalie LaRue, Nate Sallie, Newsong, Nichole

Nordeman, Nicole C Mullen, Paul Colman, Paul Wright,Phillips, Craig & Dean, Plus One, Point Of Grace, Rachael Lampa, Rebecca St James, Russ Lee, Sanctus Real, Sara Groves, Sarah Kelly, Selah, Seven Day Jesus, Seven Places, Shane And Shane, Shaun Groves, Silers Bald, Smalltown Poets, Sonicflood, Souljahz, Starfield, Steven Curtis Chapman, Switchfoot, Tait, Taylor Sorensen, Ten Shekel Shirt, The Afters, The Katinas, Third Day, Todd Agnew, Tree63, True Vibe, Zoegirl et des centaines d'autres ...

Il existe aussi de nombreuses compilations et des hit-parades des chansons chrétiennes dont la plus connue est la série Wow Hits 1997-98, 1999, 2000 jusqu'à 2005 éditée par les majors en version double CD, avec plus d'une trentaine de chansons par saison, ainsi qu'en version DVD avec une quinzaine, ou plus, de clips vidéos des meilleures chansons chrétiennes pour chaque année !

Toute cette abondance reste inconnue et boycottée dans notre pays de vieux Gaulois, baptisé pourtant depuis des siècles avant l'avènement même des États-Unis ou de l'Australie. Pour quelles valeurs renoncerions-nous si vite à notre culture chrétienne ? N'oublions pas que, comme le chante Jaci Velasquez dans sa chanson «Jesus Is» :

« Jesus Is...the healer of my heart when it breaks
Jesus is... Forgiveness when I make a mistake
He's all that I believe, He's everything I need
That's what Jesus is »

« Jésus est... celui qui guérit mon cœur quand il se brise
Jésus est... le pardon quand je me trompe
Il est tout ce que je crois, tout ce dont j'ai besoin
C'est ce qu'est Jésus. »



Patrick Négrier a lu pour vous...

René LE MOAL et Georges LERBET, « La Franc-maçonnerie. Une quête philosophique et spirituelle de la connaissance » [1] L'apport le plus original et le plus novateur de cet ouvrage semble être son propos sur le rôle épistémologique du récit (p. 108-109), thème fécond et propre à ouvrir à chaque méditant des perspectives inédites et révélatrices. Cependant ce n'est pas une analyse complète que j'aimerais faire ici de ce livre intelligent et profond, mais seulement un relevé des quelques points qui me paraissent inexacts, tâche suffisante au reste pour permettre au lecteur de situer la valeur de cet essai dans le champ de la recherche actuelle en maçonnologie.

Commençons par les inexactitudes d'ordre historique. Selon les auteurs, « *autrefois la loge n'avait ni lieu ni calendrier fixes* » (p. 6) : en réalité les loges catholiques et épiscopaliennes d'Écosse se réunissaient traditionnellement le 27 décembre, jour de la fête de saint Jean l'évangéliste. Détail secondaire mais dont il faut tenir compte : David Hume n'était pas anglais (p. 54) mais écossais. Contrairement au propos de la note 1 de la page 57, le texte d'Ex. 25 ne mentionne que deux *kerouvîm* et non pas quatre (ceux du propitiatoire étaient précisément les mêmes que ceux qui étendaient leurs ailes jusqu'aux parois du dvir). En ce qui concerne le cabinet de réflexion (cf. p. 91), celui-ci existait en réalité en Grande-Bretagne dès avant 1751 (cf. Thom WOLSON, *Le Maçon démasqué*). Selon nos auteurs, l'acte rituélique d'épeler les lettres des deux mots de passe ferait référence à l'idée que le sens ressortit à chacun (p. 94). Mais cette interprétation est un contresens car l'acte d'épeler n'apparut en maçonnerie (*Wilkinson*, 1727) que comme l'application, aux lettres des deux mots *Yakin* et *Boaz*, de la communication originelle de ces deux mots qui se faisait sur un mode alterné pour permettre à l'examinateur de vérifier que l'examiné connaissait bien les mots et qu'il n'était par conséquent pas un profane. Selon nos auteurs, le secret maçonnique ne serait ni matérialité ni sens avéré (p. 95). Mais c'est là une interprétation qui fait fi de l'histoire du rite du Mot de maçon et qui plus est se révèle être un double contresens. En effet d'une part le secret juré par serment portait en 1696 (*Edimbourg*) sur la matière formelle du rite de réception en loge ; et d'autre part l'allégorisme propre au langage du rituel (rituel qui servait d'art de mémoire et qui, créé au XVII[e] siècle par les maçons calvinistes de Kilwinning, constituait conformément à l'iconoclasme calviniste un art de mémoire basé sur des images exclusivement verbales et non iconographiques comme les métaphores et les allégories) impliquait un décodage méthodique : or, attendu que la majorité des images

[1] *Paris, Armand Collin 2005, 128p.*



verbales du rituel faisaient référence (conformément au « Sola Scriptura » des réformés) à des modèles bibliques, l'interprétation des figures maçonniques d'origine biblique nécessitait le recours au code sémiotique de la Bible, lequel a toujours constitué une connaissance assez rare pour qu'on puisse parler à son sujet de connaissance secrète. Et ce secret inhérent au code sémiotique de la Bible, en tant qu'il sert à interpréter les symboles maçonniques d'origine biblique et à permettre par là l'accès au savoir caché dans la Bible, se rapporte donc bien en définitive à un sens avéré. Enfin l'allégorisme moral plaqué sur les trois mauvais compagnons de la légende d'Hiram (p. 96-97) n'apparut qu'au XIX[e] siècle et encore au titre d'interprétation : c'était à la fois un matériau tardif et un discours second sur lequel, pour ces deux raisons, on ne peut dès lors faire fonds.

Passons à présent aux thèses de cet ouvrage qui appellent une discussion. Nos deux auteurs refusent qu'on impose « *des significations aux symboles* » (p. 8), c'est-à-dire qu'on porte atteinte à l'équivocité de la symbolique. Mais une telle position n'est qu'un postulat car, dans le sillage de la distinction opérée par Schliermacher dans son *Herméneutique* entre l'analyse grammaticale et la partie divinatoire de l'analyse technique, il fallait distinguer dans la symbolique maçonnique (qui était principalement d'origine biblique) d'une part sa signification fondamentale souvent univoque, et d'autre part ses significations appliquées et dérivées qui, portées par la signification fondamentale mais étant relatives aux particularismes existentiels de chaque interprète, sont en nombre indéfini. Les auteurs évoquent ensuite l'origine décisionnelle du savoir (p. 8). Mais là encore, il est nécessaire de rappeler que si la conscience est bien intentionnelle (cf. Husserl), elle ne fait en cela que borner le champ de la conscience et définir un cadre que l'acte phénoménologique, rendu possible par la suspension du connu (*epoché*), remplira au titre de révélation naturelle objective, auquel cas ce n'est pas de l'incertain qui accède à la conscience mais bien, comme l'affirmait Platon dans la *République*, de l'apodictique. L'existence d'un « *conflit des interprétations* » comme disait Ricœur (cf. p. 15) dit plus du sujet que de l'objet et ne remet donc pas en cause l'univocité du sens du monde tel qu'il se révèle naturellement au cours du « voir » qu'est l'acte phénoménologique (origine même du discours biblique auquel les maçons du rite du Mot de maçon empruntèrent leur symbolique). S'il est vrai que les ouvrages d'Oswald Wirth sont encore réédités et lus par les maçons (p. 64), cela ne signifie pas que l'état actuel le plus pointu de la recherche en matière d'herméneutique de la symbolique maçonnique ne les a pas déjà rendus caducs : simplement l'instruction des lecteurs moyens est en retard sur les productions des auteurs, et dans quelques

années ou décennies, l'œuvre de Wirth paraîtra beaucoup moins méritoire. Autre point à discuter : « *Si, comme le prétendent encore les maçons déistes, la vérité repose sur une cause première globale et divine, il faudrait accepter l'appui d'une croyance subjective et non celui d'un corps de faits observables précisément absents dans ce domaine* » (p. 69). L'auteur de ce propos, confondant par son réductionnisme, oublie que si le « divin » est reçu par les ignorants comme un objet de croyance (c'est là le fondement du « *Credo quia absurdum* » de Tertullien et de la théologie qui, en général, n'est pas un éclaircissement rationnel de l'Écriture mais une reformulation simplifiée et synthétique de l'ensemble des données principales de l'Écriture, et de là une tentative pour articuler rationnellement ensemble ces diverses données non explicites de l'Écriture), ce même « divin » est par ailleurs reçu par les connaissants comme un objet d'interprétation rationnelle (c'est d'ailleurs là l'origine de la philosophie de la religion). De fait comme le montre l'analyse du poème de Parménide, la vérité initiatique s'appuie sur la révélation de données morales prolongeant logiquement elles-mêmes des faits observables de l'expérience personnelle de la vie. Et, quoique cette révélation ait lieu dans l'individu, les divers individus dotés d'un développement psycho moral comparable peuvent confronter les données de ces révélations personnelles et par là les corroborer. Enfin les auteurs semblent s'entendre pour réduire l'essentiel de la portée de l'interprétation maçonnique « *de l'homme et du monde* » à une métaphysique négative (p. 114). Mais comment concilier ce parti pris avec le fait que le rite du Mot de maçon multiplia de 1723 à 1730 la référence explicite et positive à *YHVH* (« *Il était, il est, il sera* ») ? En réalité l'inconnaissable, qui est au reste la même chose que l'ineffable, n'épuise pas le contenu de l'homme et du monde : à côté de cet *a-logos* il y a place, comme le soutient Jean au début de son Évangile, pour du *logos*, de la même manière que Castaneda tenait à établir, dans *Le Feu du dedans*, la nécessaire distinction entre trois champs : le connu, l'inconnu, et l'inconnaissable. Il n'est donc possible de demeurer impartial qu'à condition de juxtaposer, à une métaphysique « négative » (qui se détruit d'ailleurs elle-même), une métaphysique positive. Si les deux auteurs de cet essai de maçonnerie avaient été davantage familiers des textes fondateurs de la maçonnerie et du statut épistémologique précis de la symbolique maçonnique, ils se seraient fait une idée plus exacte de la pensée maçonnique en son principe même, ce qui les aurait peut-être dispensés de questionner à tâtons l'avenir d'un Ordre initiatique en interrogeant une géopolitique qui pourra fort bien continuer, comme elle l'a fait le plus souvent jusqu'aujourd'hui, à mépriser la vérité historique de ses textes fondateurs en lui substituant les objets arbitraires de ses ignorants désirs.



Yves-Fred Boisset a lu pour vous...

Pourquoi n'ouvrirais-je pas aujourd'hui cette rubrique par la présentation d'un très bel ouvrage au titre déjà évocateur et prometteur : « **FRANC-MAÇONNERIE et 7e ART** »[2] ? Son auteur, **Harry SWERTS,** est franc-maçon et monteur de films et cette double qualité lui a donné l'idée de rechercher dans le septième art, c'est-à-dire le cinéma, les clins d'œil maçonniques que certains réalisateurs ont jeté ça et là. Abondamment illustré de photos en noir et blanc et en couleurs, ce livre à la présentation luxueuse nous invite à nous souvenir de quelques grands films qui, par touches discrètes, accueillent en certains de leurs plans un aspect de la culture maçonnique. Il faut préciser que ces films sont pour la grande majorité d'entre eux des productions hollywoodiennes, ce qui ne saurait étonner quand on sait que, aux États-Unis, la franc-maçonnerie a pignon sur rue et n'a pas ce caractère exagérément clandestin dont elle s'habille dans nos climats pour des raisons liées à son histoire et à l'Histoire en général, même si ce caractère s'estompe peu à peu à notre époque. En effet, si les frères européens vivent dans la crainte permanente d'être *démasqués* par leurs voisins et amis profanes, voire par leur parenté et même par leurs intimes, les frères étasuniens ne cherchent pas trop à se dissimuler.
Harry Swerts dresse un panorama non exhaustif des films dans lesquels la franc-maçonnerie fait une apparition ; ceux qui, tels que moi, ont adoré dans leur jeunesse (et continuent de le faire) les films de Laurel et Hardy, ont encore en mémoire les fameux « Compagnons de la Nouba » (dont le titre original est « Sons of the desert ») où l'on assiste à un convent maçonnique parodié qui se déroule avec force dignité jusqu'à l'arrivée de nos joyeux et maladroits duettistes qui, selon leur habitude, jettent le trouble au sein de l'assemblée. On comprend rapidement que la principale motivation de ces deux frères est d'échapper quelques jours au joug de leurs épouses acariâtres, ce qui, bien sûr, ne peut être que pure fiction, sachant bien que, dans la réalité, aucun maçon au monde n'est motivé par ce genre d'aiguillon...
Plus de cent films ont été recensés par l'auteur de cet ouvrage. Bien entendu, il ne pouvait pas ne pas consacrer un chapitre à cette réalisation germano-vichyste de 1942 que fut « Forces occultes », film de propagande qui montrait quelques dessous peu glorieux de la franc-maçonnerie des années 30 où le *copinage* affairiste avait supplanté la *fraternité* spirituelle. Film de fiction, certes, mais aurait-il été réalisé si de trop nombreuses loges de cette époque n'avaient prêté le flanc à ces attaques ? Il a fixé dans un public non averti et

[2] *Dervy, 2005 - 160 pages, 24 €.*

à l'esprit peu critique une image déformée de l'Ordre des francs-maçons et des valeurs humanistes et initiatiques qu'il véhicule *cahin-caha* depuis plus de trois siècles. Et ces images sont encore vivantes chez beaucoup de nos contemporains. Aussi, que ceux qui en ont les possibilités et l'opportunité n'hésitent jamais à participer à des débats publics sur le sujet.

Chaque trimestre ou presque nous apporte son dictionnaire. À présent, voici le « **DICTIONNAIRE DES SYMBOLES UNIVERSELS** » [3] présenté par **Henry NORMAND.**
En fait, nous n'avons entre les mains que le premier tome de ce dictionnaire et ce premier tome déjà imposant nous emmène de la lettre « A » à « Chapelet ». Chacune des entrées est fort documentée et, au hasard des pages, on y trouve des symboles empruntés à de nombreuses mythologies et religions ; une part est faite à l'étymologie des mots et des noms employés, ce qui n'est pas sans intérêt car cette recherche est propre à ouvrir des pistes de réflexion.
En dessous du titre de l'ouvrage et en couverture, l'auteur a bien pris soin de préciser que lesdits *symboles universels* sont basés sur « *le principe de la clef de la connaissance* ». Puis, dans son avant-propos, il nous rappelle que « *le monde moderne, tombé sous l'emprise de la rationalité et de la possession éphémère, a de plus en plus de difficulté à déchiffrer l'héritage traditionnel des sciences sacrées* ».
Les enseignements initiatiques font un grand usage des symboles car, outre le fait qu'ils peuvent être compris par tous et constituent ainsi une sorte de langage universel qui dépasse les variétés linguistiques et conduit à une culture originelle et commune, ils rattachent les disciples de ces enseignements à leurs racines spirituelles qui sont indépendantes des brassages culturels que les civilisations ont échafaudées au cours des âges.
Inutile de dire que nous attendons avec impatience les tomes suivants qui, avec celui-ci, constitueront un important ouvrage de référence.

Avec la complicité des éditions « Ivoire-Clair » dirigées par le fils de Jean Saunier, monsieur Serge Caillet vient de republier un important ouvrage de **Jean SAUNIER : « LES CHEVALIERS AUX PORTES DU TEMPLE »** [4].
Signés tantôt sous son nom civil, tantôt sous son *nomen* « Ostabat », divers articles de Jean Saunier sur la franc-maçonnerie du Régime Écossais Rectifié composent ce livre. Jean Saunier est, à juste titre, considéré comme un des

[3] *Dervy, 2005 - 340 pages, 23 €.*



meilleurs exégètes du Régime Écossais Rectifié dont il a gravi tous les échelons même s'il fut, comme d'autres, primitivement reçu au Rite Écossais Ancien Accepté. On peut dire que, hormis ses indéniables qualités d'historien, il sut vivre de l'intérieur ce Régime Écossais Rectifié fondé par Jean-Baptiste Willermoz au XVIIIe siècle. Il a écrit dans de nombreuses revues, telles que « Le Symbolisme », d'Oswald Wirth et réveillée par Marius Lepage, ou « L'Initiation ». Il a également contribué à faire connaître Saint-Yves d'Alveydre et la « Synarchie » en gardant toutefois de prudentes distances avec « l'Archéomètre ».
Il n'en demeure pas moins que, si l'on fait abstraction du style volontiers polémiste de l'auteur, ce livre, s'il n'atteint pas la plénitude de ceux de René Le Forestier ou d'Alice Joly, peut être une très bonne introduction à l'étude de la maçonnerie écossaise de caractère essentiellement chrétien et encore bien méconnue.

Notre fidèle ami et abonné **Xavier Cuvelier-Roy** vient de publier un recueil de poèmes ésotériques rassemblés sous le titre générique « **LES MOSAÏQUES** »[5]. Dans sa préface à ce recueil, A.D.J. Maan-Pacha souligne l'influence du poète Victor-Émile Michelet sur Xavier Cuvelier-Roy qui préférait la poésie à la versification. Il écrit : *« L'influence du poète ésotériste Victor-Émile Michelet est évidente ; le style adopté peut paraître déroutant, mais pour ceux qui ont apprécié et goûté à ses productions antérieures, nul étonnement. Xavier Cuvelier-Roy, à chaque mot, à chaque phrase, à chaque page surprend, dérange, semble négliger les règles élémentaires de la versification... Mais pour mieux nous étourdir et nous séduire, nul doute à cet endroit, dans une mosaïque lumineuse et illuministe. »*
Les poèmes sont répartis en trois groupes : trois poèmes hérétiques, sept poèmes mythologiques et douze poèmes mystiques. Empreints de la vaste culture de leur auteur, ces poèmes rivalisent de charme : dans un premier temps, il faut les lire d'un seul trait pour se laisser envoûter par leur rythme ; dans un second temps, il faut les relire lentement pour en savourer l'étrange parfum et s'imprégner de la charge de chaque mot et de chaque phrase dont aucun ni aucune n'est sans portée.
Précisons que ce recueil a été édité à compte d'auteur puisqu'il est avéré que la poésie n'intéresse ni les éditeurs ni les libraires, partie pour des raisons de mode, partie pour des arguments mercantiles.

[4] *Ivoire-Clair, 2005 - 300 pages, 21 €.*
[5] *É.C.A., 2005 - 70 pages, 10 €.*



« **LES AMITIÉS SPIRITUELLES** »[1], **n° 223, juillet 2005.** Une intéressante étude sur l'église primitive et la « théognose » précède une réflexion sur « la pierre angulaire ».

« **ATLANTIS** »[2], **n° 421, 2e trimestre 2005.** Dans cette livraison estivale, nous avons remarqué l'article de Martine Boudet sur « Le culte des saints en France », article assorti d'un tableau synoptique des saints à travers les siècles et classés selon les cultures régionales. Puis, quelques pages plus loin, nous retrouvons celui qui, grâce ou à cause de récentes élucubrations littéraires que l'on sait, a retrouvé soudain une grande notoriété, je veux parler de l'incontournable Léonard de Vinci. Mais, ici, Didier Coilhac, rédacteur de cet article, ne cède pas aux facilités des faux mystères mais, *a contrario*, nous présente le personnage sous un jour plus ésotérique et, en tout cas, plus proche de nos préoccupations historiques et philosophiques.

« **MISKATONIC** »[3], **bulletin n° 6.** Dans notre dernier numéro et plus précisément dans la rubrique des livres (page 153), nous présentions l'étude que Jacky Ferjault avait publiée sur Lovecraft. Aujourd'hui, ce numéro 6 de « Miskatonic » est consacré en grande partie à ce personnage, à sa correspondance et à son œuvre, toujours sous la houlette avertie et ô combien pertinente de Jacky Ferjault. À tous ceux qui sont intéressés par Lovecraft, l'auteur propose, dans cette même revue un « quizz » lovecraftien composé d'un certain nombre de questions auxquelles le lecteur est invité à répondre.

Dans notre dernier numéro 2/2005 (page 157), une regrettable confusion nous a fait attribuer à Daniel Steinbach la rubrique des disques qui, en vérité, avait été tenue, pour ce numéro, par Pascal Rivière. Nous adressons toutes nos excuses à nos deux correspondants mélomanes.

La rédaction

[1] *Boîte postale 236, 75624 Paris Cedex 13.*

[2] *30, rue de la Marseillaise 94300 Vincennes.*

[3] *AODS, 36-42, rue de la Villette 75019 Paris.*

Note à nos abonnés

Nous avons une partenaire dont l'appétit va grandissant année après année. Je veux parler de « la Dame en Jaune », c'est-à-dire de La Poste.

Dans le souci qui est le nôtre de maintenir la qualité de la revue et de l'améliorer sans cesse, nous sommes bien obligés, compte tenu de la gourmandise de cette « Dame en Jaune », de réajuster nos tarifs d'abonnement.

Aussi, nous envisageons pour l'année 2006 d'augmenter de « deux euros » nos divers tarifs. Ceci devrait représenter une charge raisonnable pour nos fidèles abonnés et nous permettre d'équilibrer notre budget, sachant que les recettes couvrent exclusivement les frais d'impression, de fabrication et de routage de la revue et que les rédacteurs, concepteurs et administrateurs sont bénévoles.

Nous sommes certains que vous comprendrez les raisons qui nous ont conduits à ce réajustement bien étranger à notre propre volonté et que vous continuerez à nous apporter votre soutien et votre confiance.

Cependant, nous avons décidé de maintenir nos tarifs actuels pour tous ceux d'entre vous qui souscriraient leur réabonnement 2006 **avant le 31 décembre** de la présente année.

Annie Boisset,
administrateur

UNE IDÉE DE CADEAU...

Pourquoi ne pas offrir à un parent ou à un ami
un abonnement à la revue.
Pour tout abonnement-cadeau,
une ***remise de 10 %*** *sera consentie*
sur les tarifs actuels.

Alors ?...

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2005

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2005)

Nom.. Prénom..
Adresse..
Code postal.................. Commune..
Date __/__/ 2005 Signature________________________

Tarifs 2005

France, pli fermé .... 28 euros
France, pli ouvert .... 25 euros
U. E. - DOMTOM .... 33 euros
Étranger (par avion) .... 40 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN .... 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

Le « CERCLE PHANEG »
5, rue de la Chapelle 75018 Paris (M° Marx-Dormoy)
organise des conférences
tous les 1ers mercredis de chaque mois, à 19 h 30
(sauf en novembre)

Le 5 octobre 2005, Jean Pataut parlera de :
L'Église de Pierre, l'Église de Jean
Le 7 décembre 2005, Yves-Fred Boisset traitera de :
L'exception maçonnique française

Entrée libre.

Tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 14 heures,
vous pouvez assister aux conférences du
« GROUPE GALAAD »
dans les locaux de la « Société Théosophique »,
4, square Rapp 75007 Paris

Ces conférences, présentées par Robert Delafolie,
ont pour thème cette année,
Les mythologies et la sagesse divine

Le GERME
(Groupe d'Étude et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme)
organise des rencontres bimestrielles autour de différents thèmes.

Au cours de l'année 2005/2006, nous nous proposons de débattre
sur « *la tradition initiatique dans le christianisme occidental* ».

Le 17 octobre 2005 : *sectes et ordres initiatiques.*
Le 19 décembre 2005 : *religion et spiritualité.*

Ces rencontres ont lieu à l'adresse suivante :
170, avenue d'Italie, Paris 13e (M° Maison-Blanche),
(Code 6317, le local se trouve à gauche dans la cour)
de 19 heures 30 à 22 heures
(elles peuvent se prolonger, pour ceux qui le désirent,
dans un restaurant asiatique proche)

Entrée libre et gratuite - Contact : 06 89 35 85 59

LES « JOURNÉES PAPUS 2005 »

organisées par l'Ordre Martiniste
se dérouleront
du 21 au 23 octobre 2005

Le vendredi 21, à 19 heures 30,
dans la salle de l'Ordre Martiniste
5/7, rue de la Chapelle 75018 PARIS,
(code d'accès : 85 B 27),
nous entendrons une conférence sur
Hildegarde de Bingen

Le dimanche 23, à 10 heures très précises,
nous nous réunirons au cimetière du Père-Lachaise
(entrée Gambetta)
pour nous recueillir sur la tombe
de Papus et de Philippe Encausse.

Puis, un déjeuner fraternel nous rassemblera,
à 12 heures 30,
dans les salons de la Mutualité,
24, rue Saint-Victor, Paris 5e

Renseignements et inscriptions auprès de :
Maria et Emilio Lorenzo, OM
5/7, rue de la Chapelle 75018 PARIS

Nous vous rappelons que notre lettre d'information est mise à jour en permanence et peut être consultée sur www.initiation.fr

Inventaire des numéros disponibles au 31 août 2005

1953 – 1 – 3 – 4 - 6	1954 – 4	1955 –
1956 –	1957 –	1958 –
1959 –	1960 – 4	1961 – 1 – 3
1962 – 3 – 4	1963 – 1 – 2 – 3 – 4	1964 – 1 – 3 – 4
1965 – 2 – 4	1966 – 1 – 3	1967 –
1968 –	1969 – 4	1970 – 2 – 4
1971 – 2 – 3	1972 – 2 – 3 – 4	1973 – 3 – 4
1974 – 3 – 4	1975 – 2 – 3	1976 – 1 – 3
1977 – 1 – 3 – 4	1978 – 1 – 2 – 3 – 4	1979 – 1 – 2 - 3 – 4
1980 – 3 – 4	1981 – 1 – 3 – 4	1982 – 1 – 2 – 3 – 4
1983 – 1 – 2 – 3 – 4	1984 – 1 – 2 – 3 – 4	1985 – 1 – 2 – 3
1986 – 1 – 2 – 3	1987 – 1 – 2 – 3 – 4	1988 – 1 – 2 – 3 – 4
1989 – 1 – 2 – 3 – 4	1990 – 2 – 3 – 4	1991 – 2 – 3 – 4
1992 – 1 – 2 – 3 – 4	1993 – 1 – 2 – 4	1994 – 1 – 2 – 3
1995 –	1996 – 1 – 2 – 4	1997 –
1998 – 1 – 2 – 3 – 4	1999 –	2000 – 2 – 3 – 4
2001 – 2 – 3 – 4	2002 – 2 – 3 – 4	2003 – 1 – 2 – 3 – 4
2004 – 2 – 3 – 4	2005 – 1 – 2	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)
À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €
Pour les numéros qui ne sont plus disponibles,
il est possible de commander des photocopies
au même prix et aux mêmes conditions.

SOMMAIRES 2005

N° 1 – Éditorial – Les deux Saint-Jean (2e partie) par François Bertrand – En écoutant N.P. saint Jean de la Croix, poème de Marielle-Frédérique Turpaud – Le christianisme ésotérique, par Didier Viérick – Le martinisme en Bohême, par Horev – Abel et Caïn, par Pierre Lengyel – Catharisme et néo-catharisme, Déodat Roché, par Dominique Dubois – Les cathédrales préhistoriques, par Manuel Ruiz – La mort et l'au-delà, (2e partie), par Phaneg – Les livres, les revues, les disques et les informations.

N° 2 – Éditorial – In memoriam, M. Philippe de Lyon, thaumaturge, par Philippe Dugerey et Philippe Collin – Un regard original sur le mouvement martiniste au début du XXe siècle, par Marijo Ariëns-Volker – Les deux Saint-Jean (3e partie) par François Bertrand – Le cep et la vigne, par Christine Tournier – Article sur l'ouvrage de Patrick Négrier : Gurdjieff, maître spirituel, par Paul Beekman Taylor – Les livres, les revues, les disques et les informations.

Le G.E.R.M.E (Groupe d'Étude et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme) *vous informe du programme qu'il serait désireux de soumettre à la « réflexion » des personnes intéressées.*

Le thème général choisi pour cette année 2005/2006 est le suivant :

« LA TRADITION INITIATIQUE DANS LE CHRISTIANISME OCCIDENTAL ».

Ce thème général se déclinera en cinq sujets d'étude qui auront lieu selon le calendrier suivant :

Lundi 17 octobre 2005 : « sectes et ordres initiatiques » ;
Lundi 19 décembre 2005 : « religion et spiritualité » ;
Lundi 20 février 2006 : « franc-maçonnerie et martinisme » ;
Lundi 24 avril 2006 : « philosophie et théosophie » ;
Lundi 19 juin 2006 : « synthèse de ces études ».

Les réunions du « GERME » se tiennent à 19 h. 30 précises à l'adresse suivante :
170, avenue d'Italie, Paris 13e (Métro Maison-Blanche, à 50 m.)
Code d'accès : 6317 (la salle se trouve dans la cour à gauche).

L'accès à ces réunions est libre et entièrement gratuit.
Peuvent y participer toutes les personnes intéressées par l'étude de la Tradition.

Mais, qu'est-ce que le « GERME » ?

Le G.E.R.M.E est une association informelle qui a pour vocation de rassembler les cherchants intéressés par le courant traditionnel occidental issu de la gnose des premiers siècles de notre ère chrétienne et jalonné par les grands moments de notre histoire que furent l'hermétisme, l'alchimie, la kabbale, le rosicrucisme et l'illuminisme. L'histoire et la philosophie de ces mouvements constituent le seul but de nos études.

Cette organisation n'est pas émanée d'une structure initiatique particulière et ne poursuit en aucune manière le but de se transformer dans l'avenir en un nouvel Ordre martiniste, considérant que l'indépendance et l'ouverture à tous demeurent la meilleure voie pour rendre le martinisme toujours plus vivant et toujours plus apte à servir.

Contacts :
Yves-Fred Boisset, 69/89, rue Jules Michelet, 92700 Colombes
Téléphone et télécopie : 01 47 81 84 79 - Mobile : 06 89 35 85 59
Courriel : yvesfred.boisset@papus.info

Site : www.initiation.fr